LE BUFFON
DES ENFANS.

2.

LE NOUVEAU BUFFON DE LA JEUNESSE,

OU

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE

DE

L'HISTOIRE NATURELLE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

SECONDE ÉDITION,

Ornée de cent trente-quatre figures.

TOME III.

A PARIS,

Chez BILLOIS, Libraire, Quai des Augustins, n.° 31.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUELE III

éphant. 2 le Rhinocéros.

Delpech Sculp.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON.

SUITE DES QUADRUPÈDES.

L'ÉLÉPHANT.

Si l'Eléphant est le plus gros de tous les animaux qui existent sur terre, il en est en même temps le plus singulier et le plus extraordinaire; on lui voit bien distinctement les membres qui constituent les quadrupèdes dont il fait partie, mais aucuns, pour ainsi dire, ne ressemblent à ceux des autres : son premier aspect ne laisse que l'idée d'une

masse confuse. Ceux qui n'en ont vu qu'en peinture, ne peuvent que difficilement se représenter l'énormité de cet animal; et pour la première fois qu'on leur en montre un, ils sont stupéfaits, et conviennent qu'ils étaient loin d'en avoir une véritable idée.

Que l'on s'imagine donc un animal qui a communément de 8, 10 et même jusqu'à 15 pieds de hauteur, (de 3, 4 et 5 mètres) autant de longueur, et encore davantage de circonférence; des jambes roides, mal conformées, ressemblant à de gros troncs d'arbre, une tête d'une grosseur prodigieuse, des yeux petits, de grandes oreilles minces et plates, ayant la forme de pattes de poches d'habit de nos ancêtres; une peau d'un brun sale, fort épaisse, toute gercée, et parsemée seulement de quelques poils ou soies que l'on ne peut apercevoir que de très-près; une bouche qui semble

plutôt faire partie de la poitrine que de la tête, et qui se trouve cachée par un nez prolongé de 6 à 10 pieds (3 mètres 32 centimètres), et à qui, comme il est extraordinaire, on a donné le nom de *trompe*, parce qu'il a la forme de cet instrument antique; des deux côtés de la bouche sortent obliquement deux longues dents que l'on nomme *crocs* ou *défenses*, lesquelles embrassent sa trompe à la racine : voilà l'Éléphant dans son naturel.

Les pays chauds de l'Afrique, de l'Asie et des Indes sont les climats où naissent les Éléphans; il y en a beaucoup plus en Afrique, mais ceux des Indes passent pour être les plus grands, les plus courageux et les plus dociles; ils aiment les déserts, et fuient les endroits trop fréquentés par les hommes. Quoiqu'originaires des pays chauds, on en voit vivre dans des cli-

mats tempérés. Autrefois il en a existé un à la ménagerie de Versailles. Il en existait deux en Hollande, que nous avons amenés en France, et qui se voient à notre ménagerie de Paris : nous parlerons de ces trois Eléphans dans des articles séparés.

La trompe de l'Eléphant, comme nous l'avons dit, est très-longue et d'une structure tout-à-fait singulière, il l'alonge et la racourcit à volonté, elle est creuse comme un tuyau, extrêmement flexible dans tous les sens ; l'extrémité s'élargit comme le haut d'un vase, et fait un rebord dont la partie de dessous est plus épaisse que les côtés : ce rebord s'alonge par le dessus, et forme alors comme le bout d'un doigt : au fond de ce rebord on aperçoit deux trous, qui sont ses narines ; c'est par le moyen de ce rebord et en même temps de cette espèce de doigt, que l'Eléphant fait

tout ce que l'homme peut faire avec la main, au point qu'il dénoue même des cordes, et prend avec adresse les choses les plus petites; c'est dans cette trompe que réside le sens du toucher, qu'il a aussi délicat et aussi distinct que celui de l'homme.

L'Eléphant est trop haut de taille et a le cou trop court pour pouvoir baisser sa tête jusqu'à terre et brouter l'herbe avec la bouche, ou boire facilement: lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, et en aspirant, il en remplit toute la cavité, puis la recourbe en-dessous pour la reporter dans sa bouche; on dit qu'elle peut contenir plusieurs seaux : c'est encore avec sa trompe qu'il arrache l'herbe, la roule en paquets et la porte dans sa bouche. Lorsqu'il lui arrive d'appliquer les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelque corps, et qu'il retire en même

temps son haleine, ce corps se colle contre et en suit les divers mouvemens ; il est en état d'enlever ainsi jusqu'à un objet pesant 150 à 200 livres avec elle : il jette des pierres fort loin et fort droit, fait jaillir l'eau à une très-grande distance ; il arrache des arbres, en brise les branches qui gênent son passage dans les forêts. Le cri de l'Eléphant n'est pas effrayant comme celui de l'ours, mais on l'entend quelquefois d'une lieue.

La queue des Eléphans est garnie, dans toute sa longueur, de soies assez semblables à celles du sanglier, et terminée par une houpe dont les poils sont assez longs, transparens en quelque sorte comme de la corne : ils sont de la grosseur d'un gros fil de fer : les Africains s'en servent dans leurs parures, et les queues d'Eléphant sont si recherchées, que pour une queue on a deux et quelquefois trois esclaves.

Quoique l'Eléphant paraisse être, et soit réellement une masse énorme, il est cependant très-leste et très-léger à la course, il court le galop. Dans l'état sauvage, ces animaux vivent ordinairement en société ; ils fréquentent le bord des fleuves, ne pouvant se passer d'eau ; lorsqu'ils veulent boire, ils ont coutume de la troubler auparavant avec leurs pieds de devant ; ils ne s'écartent guères les uns des autres, afin de se porter des secours dans l'occasion : aussi les chasseurs n'osent-ils attaquer que ceux qui s'égarent. Le plus fort et le plus âgé marche à la tête, conduit la troupe ; le second en âge et en force ferme la marche ; les plus faibles se tiennent au milieu, ainsi que les mères qui portent leur petit avec leur trompe. Ces animaux font de grands ravages dans les champs où ils mangent ; les bananiers et autres arbres fruitiers de ces pays se trouvent

totalement dépouillés, non-seulement de leurs fruits, mais même de feuilles et de branches ; ils peuvent rester quelquefois jusqu'à 7 à 8 jours sans manger. La femelle porte 2 ans, ne produit qu'un petit, lequel au moment de sa naissance a des dents, et est plus gros qu'un sanglier ; à 6 mois, il l'est plus qu'un bœuf.

Comme cet animal est extrêmement fort, l'homme a trouvé le moyen de se le rendre utile ; comme il n'est pas très-féroce de son naturel, on est facilement venu à bout de l'apprivoiser, le mâle néanmoins plus aisément que la femelle. On le dompte par la faim ; il devient très-docile, prend de l'affection pour son maître, et, esclave soumis, il le sert contre ceux même de son espèce. Il s'attache principalement à celui qui le soigne ; il le caresse, le prévient et semble deviner tout ce qui peut lui plaire ; en peu de temps il parvient à

comprendre les signes ; il distingue le ton impératif, celui de la colère, ou de la satisfaction, et il agit en conséquence; on le monte, on l'atèle à des charriots, même des charrues ; on lui fait tirer des navires, il ne se rebute d'aucun travail, pourvu qu'on ne le maltraite pas mal à propos, et que l'on ait l'air satisfait. Si par hasard il marque quelque répuguance, il suffit que son *cornak* (c'est ainsi qu'on appèle son conducteur) lui promette quelque chose qu'il aime, alors l'animal se prête à tout ; mais il est dangereux de lui manquer de parole; plus d'un cornak en a été la victime.

Il s'est passé à ce sujet, dans une des provinces du *Mogol*, un trait bien remarquable et en même temps très-véritable.

Un Eléphant venait de se venger de son cornak en le tuant ; la femme du cornak, désespéreé, prend ses deux en-

fans, les jette aux pieds de l'animal encore furieux, en lui disant, avec l'accent de la douleur : « Puisque tu as tué » mon mari, tue-moi aussi, ainsi que » mes enfans. » L'Eléphant s'arrêta tout court, s'adoucit; et, repentant, prit avec sa trompe l'aîné de ces deux enfans, le mit sur son cou, et l'adopta pour son cornak, sans en vouloir souffrir d'autre.

Ces animaux se chargent eux-mêmes, et mettent avec leur trompe les ballots sur leurs épaules; ils se déchargent de même : on peut donc dire qu'ils rendent plus de services à leur maître, que cinq ou six chevaux et deux ou trois valets; mais aussi il leur faut une nourriture abondante et choisie; chacun coûte dans le pays environ cinq francs par jour. Vu la grande utilité dont sont les Eléphans, on emploie toutes sortes de moyens pour les attraper. Les Nègres, peu industrieux, ou plutôt manquant

de moyens, ouvrent de larges fossés qui vont en retrécissant vers le fond, les recouvrent de branches d'arbre et de gazons ; l'Eléphant tombé, on le laisse plusieurs jours dans le trou ; pendant ce temps on lui donne quelque peu à manger : il s'accoutume insensiblement à celui qu'il voit, et se laisse enfin débarrasser, et ensuite emmener par lui ; plus souvent ils le tuent, pour le manger quand cette viande est faisandée, c'est ainsi qu'ils l'aiment.

Les rois de l'Inde font de cette chasse un jour de fête ; l'appareil qu'ils y mettent est si immense, qu'on dirait qu'ils partent pour une expédition militaire de la plus grande importance, puisque l'on y emploie huit à dix mille hommes. Quelques jours auparavant on se sert de toutes sortes de ruses pour attirer le plus grand nombre d'Eléphans sauvages qu'il est possible, dans un

parc spacieux, environné par de gros pieux, qui laissent de grandes ouvertures de distance en distance. Tantôt on les épouvante par le son des trompettes, des tambours, tantôt par des feux placés de distance en distance dans la forêt ; mais le moyen le plus en usage est de faire crier une femelle privée ; les mâles sauvages répondent à ces cris, et s'approchent aussitôt des femelles, qu'ils suivent jusques dans l'enceinte préparée.

Lorsque l'on juge qu'il y en a assez de réunis pour une chasse, on place derrière les pieux, de distance en distance, des Eléphans de guerre privés, qui sont montés par des chasseurs, qui entrent l'un après l'autre dans l'enceinte, y jettent des cordes à nœuds coulans, dont les bouts sont attachés à l'Eléphant qu'ils montent : à l'instant où l'Elephant sauvage y met le pied, se sentant re-

tenu, il devient furieux; on le met sur-le-champ entre deux Eléphans privés, auxquels on l'attache fortement; un troisième, placé derrière, le fait marcher en lui donnant de grands coups de tête. On conduit ainsi chaque Eléphant sauvage à une espèce de remise, où on les attache à un gros pillier qui tourne toujours, pour apaiser leur fureur; on leur jette des seaux d'eau sur les oreilles, et en peu de ours ils deviennent doux.

Dans le royaume de Siam, on pratique au-dessus des pieux ou palissades un grand amphithéâtre, où se rangent une foule de spectateurs, qui jouissent ainsi sans danger du plaisir de cette chasse.

Tous les Eléphans privés ont d'abord été sauvages; car il est de fait, jusqu'à présent, que cet animal n'a point engendré dans l'état de domesticité. « Il n'est donc pas, dit Buffon, du nombre

de ces esclaves que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité : l'individu reste seul esclave, l'espèce demeure indépendante, et refuse constamment d'accroître au profit du tyran qui lui a enlevé la liberté. »

L'Eléphant, devenu domestique, rend à l'homme les services les plus importans. On lui apprend à fléchir les genoux, pour recevoir son maître sur son cou ; on le conduit en tenant à la main une verge de fer très-pointue par un bout, et terminée à l'autre par un crochet : on se sert de la pointe pour éperon, et le crochet supplée à la bride. Il fait en un jour, lorsqu'on le presse, le chemin que ne ferait pas en six jours le cheval le plus leste : on lui met sur le dos des pavillons ; où plusieurs femmes, assises ou couchées, voyagent commodément.

Comme le volume des poumons et des

intestins de l'Eléphant est très-vaste, et qu'outre cela il est sujet à avoir le ventre enflé par des veines qui le lui rendent fort gros, on conçoit qu'il se soutient aisément sur l'eau, aussi s'en sert-on utilement pour le passage des rivières; il peut porter en nageant deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balles, avec une infinité d'équipages: lorsqu'il est ainsi chargé, il nage entre deux eaux; il n'y a que sa trompe qu'il tient élevée, et par où il respire.

Les princes d'Orient se font une gloire, et font consister leur grandeur à avoir une grande quantité d'Eléphans: l'empereur du Mogol en a plusieurs milliers. Mais il faut en convenir, cette somptuosité est trop coûteuse, puisqu'un seul mange plus que trente Nègres.

Les oreilles de cet animal, qui sont pendantes et mobiles, se relèvent avec facilité: il s'en sert pour essuyer ses

yeux, et les préserver de la poussière et des mouches ; il les agite aussi en signe de plaisir et de contentement. Sa peau, gercée comme l'écorce d'un arbre, laisse à découvert des parties sensibles à la piqûre des mouches, il la fronce pour les écraser entre les rides, prend des branches d'arbre, des poignées de longue paille pour les chasser, d'autres fois il couvre de poussière l'endroit des gerçures, ou se roule sur la terre.

L'Eléphant domestique aime les liqueurs spiritueuses, le vin, l'eau-de-vie, les odeurs ; la fumée du tabac l'étourdit et l'enivre ; il paraît aimer aussi les beaux harnois, les housses brillantes ; il est sensible à la musique. On ne sait pas au juste la durée de sa vie ; mais on présume qu'il doit vivre au moins deux cents ans, vu qu'il est trente ans à croître.

Nous avons dit que la couleur ordi-

naire des Eléphans était d'un brun pâle ou sale ; mais il en existe aussi de blancs ; ceux-ci sont rares. Les orientaux, qui croient à la métempsychose, pensent que ces sortes d'Eléphans sont les mânes vivantes des empereurs de l'Inde ; ils sont persuadés qu'un corps aussi majestueux ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou d'un roi : c'est sur cette croyance, qui n'est pas plus extraordinaire que certaines dans d'autres religions, c'est sur cette croyance, dis-je, qu'ils honorent l'Eléphant blanc. Cent officiers à Siam le soignent ; il est servi en vaisselle d'or, on lui choisit ses mêts, ses habits sont riches, il est dispensé de tout travail et de toute obéissance ; l'empereur vivant est le seul devant lequel il fléchit le genou, et ce salut lui est rendu par le monarque ; enfin il est logé dans un pavillon magnifique à lambris dorés : si on le pro-

mène, il est ombragé d'un dais richement décoré ; tout le peuple, quand il passe, fléchit le genou.

Malgré la prodigieuse force de l'Eléphant, il est cependant attaqué et vaincu par d'autres animaux féroces : ses ennemis principaux sont le *tigre*, le *lion*, le *rhinocéros* et les *serpens*. Le tigre, à la faveur de son agilité prodigieuse, l'attaque de tous côtés en même temps ; lorsqu'il peut parvenir à saisir sa trompe, il la déchire ou la presse si fort, qu'il étouffe l'Eléphant ; le lion, avec ses terribles griffes, n'attaque que sa trompe qu'il arrache par morceaux ; le rhinocéros se sert de la corne qu'il porte sur le nez, pour lui percer le ventre ; les serpens, qui sont très-gros dans ces pays, s'entortillent aussi autour de sa trompe.

De l'Eléphant de Versailles.

Sous Louis XIV il y avait à la ménagerie de Versailles un Eléphant femelle, dont on voit le squélette au cabinet du Muséum d'histoire naturelle de Paris ; il était originaire du royaume de Congo ; ce fut le roi de Portugal qui en fit don au roi en 1668. Il avait environ quatre ans lorsqu'il fut amené ; sa hauteur était de *six pieds et demi ;* il est mort au mois de janvier 1681. Pendant les treize années qu'il a vécu en France, il n'a grandi que d'une coudée : il était traité soigneusement, et nourri largement ; on lui donnait tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin et deux seaux de potage, dans lequel on mettait encore quatre à cinq livres de pain, sans compter ce qui lui était donné par ceux qui le visitaient. Il avait encore tous les

jours une gerbe de bled pour l'amuser, car après avoir mangé le grain des épis, il faisait de petites poignées de la paille et s'en émouchait, quelquefois il s'amusait à la couper par petits morceaux avec sa trompe; on le menait promener tous les jours. Pendant les huit premières années, il se couchait et se relevait avec facilité; mais les cinq dernières, ses forces étant apparemment affaiblies, il ne se couchait plus, il s'appuyait contre le mur de sa loge, et au moyen de ses défenses qu'il fichait dans deux trous qu'il avait pratiqués dans un pillier de pierre, il se soutenait debout, et dormait ainsi: quand il lui arrivait de se coucher ou de tomber, il fallait percer le plancher de dessus, pour le relever avec des machines.

Cet animal semblait connaître ceux qui se moquaient de lui, et dans l'oca-

sion s'en vengeait. Un particulier l'ayant attrapé plusieurs fois, en faisant semblant de lui jeter quelque chose à manger, il lui donna un coup de sa trompe qui le renversa, lui rompit deux côtes, et lui cassa après une jambe, en le foulant aux pieds.

Un peintre le voulait dessiner en une attitude extraordinaire, qui était de tenir sa trompe levée et sa gueule ouverte; le valet du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetait des fruits dans la gueule, et le plus souvent faisait semblant: l'Eléphant impatienté, s'étant aperçu que ce n'était pas le valet qui en était cause, lança de sa trompe une grande quantité d'eau, qu'il dirigea précisément sur le peintre, et gâta ainsi le papier sur lequel il dessinait.

Il était si adroit qu'il s'ôtait, avec beaucoup de facilité, une double courroie dont il avait la jambe attachée, la dé-

faisant de la boucle et de l'ardillon ; et comme on eut entortillé cette boucle d'une petite corde renouée à beaucoup de nœuds, il dénouait tout sans rien casser. Une nuit, après s'être ainsi débarrassé de sa courroie, il rompit la porte de sa loge si adroitement, que son cornak n'en fut point éveillé ; de là passa dans plusieurs cours de la ménagerie, brisa les portes fermées, et alla ainsi dans la loge des autres animaux, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous se cacher dans les lieux les plus reculés du parc.

Des deux Eléphans qui sont à la Ménagerie de Paris.

Nous avons maintenant à notre ménagerie du Jardin des Plantes deux Eléphans, l'un mâle et l'autre femelle ; ils sont originaires de l'île hollandaise

de Ceylan, dans l'Inde; c'est de-là qu'ils ont été envoyés au stadhouder, qui les fit placer dans sa ménagerie de *Loo*, ils avaient alors un an : ils sont restés dans cette ménagerie pendant quatorze ans, ils peuvent avoir maintenant dix-neuf à vingt ans.

Par suite de la conquête de la Hollande, ces Eléphans sont tombés en notre pouvoir, et sont deux trophées vivans de nos éclatantes victoires. Après en avoir pris possession, il s'est agi de les transporter ; les difficultés étaient sans nombre. Si la Hollande n'eût pas été entrecoupée de canaux nombreux, on aurait pu les faire voyager à pied ; mais les Eléphans craignent l'eau et n'aiment pas à traverser des ponts de planches : on prit donc le parti de les voiturer dans des loges montées sur des roues ; et pour les accoutumer d'avance à leur demeure mouvante, on ne leur

donna plus à manger que dans ces loges destinées au voyage.

Le jour du départ étant arrivé, on les fit entrer dans les voitures, dont leur cornak, après leur avoir donné à manger, ferma les portes ; le mâle à l'instant donna un coup de tête et brisa sa porte ; il sortit avec tranquillité ; le voyage fut rompu. On construisit d'autres cages plus fortes ; mais cette seconde fois on éprouva les plus grandes difficultés pour les y faire entrer ; enfin on les mit en route : les chemins étaient si mauvais, qu'ils n'arrivèrent à Paris qu'au bout de cinq mois. Pendant un si long voyage il ne leur est arrivé aucun accident, si ce n'est qu'ils perdirent leurs défenses.

On peut encore voir ici les deux loges roulantes dans lesquelles ils ont été amenés ; elles sont carrées et faites de fortes solives. Les secousses des voitures,

quoique amenées doucement, ont fait contracter à ces animaux un balancement désagréable qu'ils ont encore, mais que l'on espère leur faire perdre.

A leur arrivée, lorsqu'au bout de cinq mois ils se trouvèrent enfin dans un même local, ils se firent les plus grandes caresses, se passaient alternativement leur trompe le long de leur corps, battaient des oreilles, et poussaient de petits cris de plaisir.

On ne les a d'abord pu voir que dans un local très-étroit; on entrait par une porte, et on défilait, pour sortir, par une autre; mais depuis on leur a préparé une espèce de parc à l'air, qui communique, par un long boyau, à l'écurie où ils passent la nuit. Ils ont été longtemps à se décider à passer dans cet enclos, craignant apparemment un nouveau voyage : c'est la femelle qui, la première, s'y est rendue; le mâle, peu

de temps après, l'y a suivie. De cette manière, ils vont et reviennent à leur volonté, la porte restant ouverte. Le matin, lorsqu'ils ont la permission d'y venir, leur premier soin est de courir à une espèce de mare qu'on a pratiquée dans leur enclos : là ils pompent de l'eau avec leur trompe, et se la lancent mutuellement sur le corps ; après ils se vautrent dans la boue, ramassent de la poussière, la font voler pardessus eux; c'est-là la toilette qu'ils se font. Après cela ils viennent se faire voir, attendant qu'on leur jette quelque chose à manger. Dans les commencemens, on ne laissait pas que de leur jetter; mais on a abusé de cette tolérance, en les attrapant, ce qui leur déplaisait : on a en conséquence donné pour consigne au factionnaire, de ne rien laisser jetter aux Eléphans.

Un des factionnaires, qui apparem-

ment observait plus strictement sa consigne que les autres, déplut à ces animaux; plusieurs fois ils l'avaient vigoureusement aspergé pour essayer de le corriger; mais ce soldat intrépide ne s'étant nullement désisté de sa rigueur, la femelle irritée se saisit de son fusil, le foula sous ses pieds, et ne l'abandonna qu'après l'avoir tortillé; pour le militaire, il en fut quitte pour la peur, et ne s'est plus tenu à leur portée.

Malgré ce qu'ont dit les naturalistes sur l'extrême réserve de ces animaux, on ne désespère pas de les voir se multiplier; déjà on a cru remarquer quelques agaceries mutuelles, qui pronostiqueraient le renouvellement du phénomène de la Lionne de notre ménagerie: on présume même que la femelle est pleine.

Du reste, ces animaux sont très-dociles et très-doux, sur-tout vis-à-vis du

cornak ; ils entendent ce qu'il leur ordonne. Pour l'agrément de quelques curieux, il leur fait faire divers exercices, leur fait lever leur trompe à une hauteur prodigieuse, les fait fouiller dans sa poche. Ce cornak est le même qu'ils avaient en Hollande ; il se nomme *Thompson*, est Anglais d'origine ; quoique vieux, il ne veut pas abandonner ses chers Eléphans.

Les défenses des Eléphans sont l'ivoire, que l'art emploie de tant de manières différentes ; celui qui nous vient de l'île de Ceylan est le plus estimé, parce qu'il est moins sujet à jaunir. Lorsqu'il est nouveau, il a une teinte verte, c'est ce que l'on appelle *ivoire verd* ; celui qui n'a pas cette teinte, se nomme *ivoire mat*. Les ouvrages de cette matière se jaunissent en vieillissant ; on leur rend leur blancheur, en les exposant à la rosée, ou en les savonnant plusieurs fois.

En calcinant un morceau d'ivoire, on en fait une poudre d'un très-beau noir, qui est d'usage dans la peinture : on nomme cette poudre *noir d'ivoire*. De la poudre d'ivoire mêlée avec de la bière, de la gomme arabique, un morceau de sucre candi et de cire vierge bouillis ensemble, font une cire luisante pour les bottes et les souliers, qui paraissent comme vernis : c'est la *cire anglaise*.

LE RHINOCÉROS.

Le Rhinocéros est, après l'Eléphant, le plus gros des quadrupèdes ; il est à-peu-près de la même longueur, mais il est moins gros et a les jambes beaucoup plus courtes ; ses pieds ont trois fourchons, dont celui du milieu est d'une corne très-dure, et les deux autres des espèces de griffes. Sa peau est semblable

à celle de l'Eléphant ; elle est couverte par-tout, excepté à la tête et sous le ventre, de petites éminences calleuses et dures; elle est ridée et plissée à très-gros plis, retombant au col, aux épaules, aux reins et à la croupe; sans ces plis, cet animal ne pourrait faire aucun mouvement, à raison de la ferme consistance de cette peau, que l'on dit être impénétrable aux traits, à la lance, aux lames d'acier le plus dur, et même aux balles. Cependant, malgré cette dureté, il n'est pas moins sensible, puisqu'il frissonne aux coups d'une simple baguette.

Ses yeux sont fort petits, à-peu-près comme ceux du Cochon, dont il a aussi le grognement, mais plus fort. Sa tête est oblongue comme celle du Sanglier, excepté le museau qui est rond : ses oreilles sont longues, sa bouche est peu fendue, sa lèvre supérieure s'allonge à

volonté et lui sert pour ainsi dire de trompe, pour saisir avec force et en même temps avec adresse. Il porte sur le nez une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des autres animaux qui en portent : avec cette corne, il déracine les arbres, enlève les pierres qui s'opposent à son passage, et les jète derrière lui, fort haut, à une grande distance ; enfin il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir prise : lorsqu'il est en colère, s'il ne rencontre rien, il sillonne la terre. Il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge, alors il se jète dessus avec impétuosité et l'éventre : on ne peut l'éviter qu'en se mettant subitement de côté, alors il vous perd de vue ne pouvant se tourner que difficilement.

On trouve des Rhinocéros par-tout où

il y a des éléphans, principalement en Afrique et en Asie : ceux d'Afrique ont une seconde corne placée dans la même direction, c'est-à-dire, toujours sur le nez, mais un peu moins grande que la première ; ils ont en outre la langue très-rude.

Le Rhinocéros bicorne se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, et il préfère ces alimens agrestes à l'herbe tendre ; il aime beaucoup les cannes à sucre, et mange aussi toutes sortes de graines. Le Rhinocéros unicorne aime les marais, les gras pâturages, et mange l'herbe comme le bœuf.

On en a montré un à Paris en 1748, qui venait d'Asie, il était doux et caressant ; on l'avait amené par terre dans une voiture tirée par vingt chevaux : il mangeait du foin, de la paille, des légumes, du pain, des fruits, recevait

avec plaisir la fumée de tabac qu'on lui soufflait dans le nez; il buvait par jour sept voies d'eau, aimait les liqueurs fermentées : on graissait de temps en temps sa peau avec de l'huile, pour l'empêcher de se durcir et de se fendre; il léchait un de ses gardiens sans lui faire aucun mal.

La manière de prendre cet animal sauvage est à-peu-près la même que celle de l'éléphant; mais il s'apprivoise bien plus difficilement; rarement on en a vu familiers, par la raison peut-être qu'on préfère l'avantage que procure l'éléphant instruit, qui a bien plus de douceur dans le caractère.

Il en a existé un à la ménagerie de Versailles, qui y est arrivé en 1770; il y est mort fort malheureusement quelques années avant la révolution, s'étant noyé dans un bassin.

La corne du Rhinocéros était d'un

grand prix chez les Romains; ils en faisaient toutes sortes d'ouvrages parfaitement sculptés : le plus communément c'étaient des vases qui avaient, dit-on, la propriété de se fendre en deux lorsqu'on avait mis le moindre poison dans la liqueur que l'on présentait à boire.

On voit au Cabinet du Muséum d'histoire naturelle, douze sortes de cornes de Rhinocéros, dont six ont été envoyées à Louis XIV, en 1686, par le roi de Siam, comme quelque chose de bien précieux.

Les Maures, les Indiens mangent comme un mets de très-bon goût la chair des jeunes Rhinocéros; elle approche de celle du cochon. Ils emploient la peau à faire des cottes d'armes, des cuirasses, des boucliers légers, qui sont à l'épreuve des sabres et même des armes à feu; tout ce qui vient de cet animal, est employé dans la pharmacie des Indiens

pour différens remèdes qu'ils regardent comme très-efficaces.

L'HIPPOPOTAME.

L'Hippopótame, que l'on nomme aussi *Cheval de rivière*, est un animal amphibie qui tient à l'extérieur du cheval et du bœuf. On le trouve au Sénégal et au Cap-de-Bonne-Espérance; il est naturellement doux, court très-difficilement; tantôt il habite le fond des eaux et se nourrit de poissons, tantôt vient paître l'herbe des campagnes et mange les légumes que les Nègres cultivent; il dort dans les roseaux et sur le bord des rivières; ses dents sont d'une extrême dureté, elles lui servent de défenses aussi bien que ses pieds; sa peau est extraordinairement dure sur le dos, sur la croupe et au dehors des cuisses, les balles

de plomb s'applatissent dessus, et le fer des flèches s'émousse.

Cet animal est très-sanguin. On assure qu'en se frottant contre un rocher tranchant, il se fait une incision pour se tirer du sang, quand il s'en sent de trop, ensuite se couche dans la vase pour fermer sa plaie.

Avec ses dents, plus dures et plus belles que l'ivoire, on fait des dents artificielles qui ne jaunissent jamais; avec sa peau, on fait d'excellens boucliers.

LES SINGES.

Les Singes, en général, sont les ébauches de l'homme : il semble que la nature ait pris plaisir à multiplier non-seulement tout ce qui est homme, mais même tout ce qui y a quelque rapport :

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

1 Mandrill, mâle. 2 la Femelle.

Delamotte Sculp.

en effet, aucun animal n'est plus multiplié que le Singe : on n'en trouve point à la vérité en Europe, mais ils sont très-nombreux dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. On les divise communément en Singes à queue et Singes sans queue, et ces deux genres se subdivisent en un très-grand nombre d'espèces qu'il serait trop long de détailler dans cet abrégé. On peut en voir une très-belle collection dans le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Nous nous bornerons donc à donner une idée des mœurs et du caractère des Singes en général, après avoir néanmoins dit quelques mots des trois espèces les plus remarquables et les plus connues, dont deux se trouvent en ce moment à la ménagerie du Jardin des Plantes à Paris.

LE MANDRILL.

Cet animal, dont on voit ici la figure, est le plus laid et le plus dégoûtant de tous les Singes; il a la tête très-grosse, la face large et plate sans autres poils qu'aux sourcils; son visage est couvert d'une peau partie blanche, partie violette, sillonnée des deux côtés de rides profondes; son nez est fort petit, sa bouche très-grande, ses lèvres très-minces, ses dents sont larges et fort jaunes, ses mains sont sans poils, tout le reste de son corps est couvert d'un poil long et noir. Ces animaux ne marchent presque jamais sur les quatre pates; quand ils sont en colère, et qu'ils crient, on croit entendre les cris véritables d'un enfant, ils pleurent et gémissent de même. Ils sont très-redoutés

des femmes, sur lesquelles ils se jettent quand ils les trouvent écartées ; ils ont presque toujours le nez morveux, et aiment à faire entrer leur morve dans leur bouche : ils passent pour être très-impudiques, aussi le nom de Mandrill qu'on leur a donné, signifie-t-il *homme libertin*, le mot *man* en anglais signifiant homme, et *dril*, qui est un ancien mot celtique, qui veut dire libertin.

Cette espèce se trouve à la Côte-d'Or et dans les autres provinces méridionales de l'Afrique : les Nègres du pays l'appellent *Boggo*. Quand le gardien de la ménagerie de Paris dit à celui qui se trouve sous sa garde de l'embrasser, le Singe passe ses mains à travers les barreaux de sa loge, et l'embrasse.

LE MAGOT.

Le Magot est le second Singe que l'on peut voir vivant dans la ménagerie de Paris. De toutes les espèces c'est celle qui s'accorde le mieux de la température de notre climat, et qui s'aprivoise le plus facilement : on en nourrit dans les maisons des riches, pour le plaisir et l'amusement que l'on trouve à leur voir faire mille gestes risibles, qui s'appellent des *singeries*. Quand on ordonne à celui de la ménagerie de mettre ses mains sur sa tête, il fait un grincement de dents épouvantable, se dresse sur ses pates de derrière, et met ses mains sur sa tête.

Le Magot habite généralement l'Arabie, la Barbarie et le Cap de Bonne-Espérance : il est d'un tempérament

robuste, se plaît à l'air dans nos climats pendant l'été, passe très-bien l'hiver dans nos appartemens. Les femelles sont plus petites que les mâles; elles ont, ainsi que le mâle, des poches dans leurs joues où elles cachent ce qu'on leur donne à manger, quand elles n'ont plus faim.

L'ORANG-OUTANG.

On distingue deux espèces d'Orang-Outang, le grand et le petit; le premier est nommé *Pongo*, le second *Jocko*; tous deux se trouvent dans les contrées méridionales de l'Afrique et de l'Asie. Les habitans de ces pays leur ont donné le nom d'Orang-Outang, qui veut dire dans leur langue, *homme sauvage*, parce qu'ils ressemblent à l'homme par leur forme, par leurs démarches, et encore

plus par leur organisation intérieure : en effet, on trouve mêmes dispositions dans la structure animale, même conformation ; leur langue mobile aurait la faculté d'articuler, s'ils étaient, comme l'homme doués de la pensée.

Ces Singes, livrés à eux-mêmes, vivent dans les bois, de fruits, de racines, dorment quelquefois sur les arbres, se construisent souvent de petites cabanes de branches d'arbre entrelacées, pour se mettre à l'abri des injures du temps ; ils sont robustes, agiles et hardis, vont de compagnie, se défendent avec des bâtons, ne craignent pas l'éléphant qu'ils viennent à bout de chasser de la partie des bois qu'ils ont choisie. Des voyageurs assurent qu'il est en état de tenir tête à dix hommes.

Le besoin rend industrieux. Lorsque les fruits leur manquent dans les forêts, ils descendent sur le rivage, mangent

des crâbes, des homars et des huîtres, qu'ils ne prennent que quand elles sont ouvertes, et pour les surprendre ainsi, ils emploient la ruse : Ils ramassent de petites pierres, en jettent dans chaque coquille; les huîtres alors ne pouvant se fermer, deviennent la proie du malin Singe.

Si l'Orang-Outang peut surprendre une femme, il l'enlève, la porte dans sa retraite, la garde avec lui, la nourrit très-bien, a pour elle les plus grandes attentions, est aux plus petits soins; mais il l'excède par ses galanteries, sans croire néanmoins l'importuner, ni lui faire aucun mal.

Cet animal est susceptible d'éducation quand on le prend jeune; il devient doux, paisible, familier, suivant les leçons qu'il a reçues; il se présente avec honnêteté et politesse, se promène en compagnie avec un air d'importance, mange

à la table des maîtres avec propreté, ne boit pas de vin, préfère le lait et le thé, donne la main par politesse, fait son lit. Leurs femelles sont très-pudiques; elles vivent avec leur mâle dans la plus parfaite intelligence; enfin il ne leur manque que la parole; leur instinct est tout près de la raison.

On raconte qu'un Orang-Outang ayant été embarqué, tomba malade; on le saigna deux fois du bras, au bout de quelques jours il se trouva guéri. Longtemps après, se sentant incommodé, il vint présenter son bras, en faisant des gestes qui annonçaient qu'il demandait à être saigné.

Mœurs et caractère des Singes en général.

Généralement le Singe est indocile, ses mouvemens sont brusques, sa face mobile se porte à mille grimaces, mille

contorsions qui, jointes à ses gestes ridicules et extravagans, donnent le spectacle de la pantomime la plus risible et la plus divertissante.

S'ils sont enclins à voler, à déchirer, à casser, ils sont aussi fort ingénieux et adroits dans toutes leurs fonctions; si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer. Portés à l'imitation de tout ce qui se fait devant leurs yeux, ils affectent un geste et une contenance qui ressemblent beaucoup aux attitudes humaines; ils apprennent ce qu'on leur enseigne, même ce qu'on ne voudrait pas qu'ils sussent. On en a vu rendre à leur maître tous les services d'un laquais adroit, officieux et intelligent; rincer des verres, verser à boire, tourner la broche, piler dans les mortiers, aller chercher de l'eau dans des cruches; en un mot, être en état de faire un ménage.

Les Singes étant en société entr'eux : observent une certaine discipline, et exécutent tout avec intelligence. Ont-ils découvert une melonnière (car ils aiment beaucoup les melons), ils se réunissent en troupe ; une partie d'entre eux entre dans le jardin, se range en haie et à une distance médiocre les uns des autres, ils se jettent de main en main les melons, que chacun reçoit adroitement et avec une rapidité extrême. La ligne finit ordinairement dans quelque bois épais, où ils peuvent se cacher et jouir de leur butin en sureté. Il y en a toujours un en sentinelle sur un terrain élevé : aperçoit-il quelque danger, il jette un cri ; à ce signal, toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante.

Quand ces animaux sont attaqués, ils ne fuient pas toujours ; le plus souvent ils se défendent vivement, sur-tout dans les bois : leurs armes sont des branches

d'arbre qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, et leurs excrémens qu'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis.

Jamais les espèces différentes de Singes ne se mêlent ensemble; les bleus et les rouges sont toujours en troupes de trois à quatre mille. Ils forment, dit-on, des républiques où la subordination est fort bien observée. Les Nègres les regardent comme des espèces d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases; ils leur font la guerre, et les combattent avec des flèches. Dès qu'un Singe est blessé à mort, ou tué, d'autres Singes vigoureux poursuivent souvent les Nègres jusques dans leurs cases; et si on leur ferme la porte au nez, ils montent sur le toit, le démolissent, entrent dans la maison, et emportent tout ce qu'ils peuvent ramasser.

Dans les endroits où croissent le poivre et le cacao, les Indiens se servent de l'instinct du Singe pour en recueillir ce qu'ils ne pourraient avoir sans leur secours; ils montent sur les premières branches; ils en cassent l'extrémité où est le fruit, l'arrangent à terre comme par jeu, et se retirent. Les Singes, qui les ont examinés, viennent aussitôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cîme, et disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens. Ceux-ci reviennent pendant la nuit, et enlèvent la récolte.

Fin des Quadrupèdes.

DES OISEAUX,

EN GÉNÉRAL (1).

Nous venons de terminer l'histoire des Quadrupèdes ou des animaux qui, semblables à l'homme, peuplent la terre et s'en partagent le domaine.

Jetons maintenant un coup d'œil au-dessus de nos têtes, dans la région des airs, et nous y verrons d'autres animaux bien différens pour les formes; ils ne sont pas moins nombreux et moins variés que ceux dont nous venons de décrire la manière de vivre : la variété de leurs couleurs, suivant les saisons, leur chant, leurs différentes formes et grandeurs, tout mérite l'attention du curieux.

(1) L'étude des Oiseaux s'appelle *ornithologie*.

Entrons donc en matière, et étalons aux yeux de nos jeunes lecteurs cette nouvelle mine abondante des productions de la nature.

L'Oiseau est un animal *bipède* (1), *ovipare*, qui a des plumes et des ailes : ses plumes sont renversées en arrière et couchées les unes sur les autres, dans un ordre régulier, garnies, du côté du corps, d'un duvet mou et léger; du côté de l'air, d'un double rang de barbes, plus longues d'un côté que de l'autre. Son corps n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout; mais bien disposé pour le vol, aigu par devant, grossissant peu-à-peu; enfin, c'est un vaisseau dans lequel on distingue les rames, la quille, le gouvernail et le pilote. Cette faculté de s'élever, de fendre

(1) Bipède, c'est-à-dire, à deux pieds.

les airs, d'y planer, dépend de la force des muscles pectoraux, et du mouvement vibratil et précipité des ailes.

La queue de l'Oiseau sert à contrebalancer sa tête et son cou, elle lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ses ailes : mais ce gouvernail ne sert pas seulement à maintenir l'équilibre du vol, il sert aussi à hausser, baisser, tourner où l'oiseau veut; car la queue ne se porte pas plutôt vers un côté que la tête se porte d'un autre.

Ses ailes sont placées, par la nature, dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un parfait équilibre au milieu d'un fluide aussi subtil que l'air. Quelle légèreté dans ses ailes, et en même temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume est creux, léger et cependant très-fort; les barbes des plumes sont rangées de chaque côté, et com-

posées de filets artistement travaillés : elles sont bordées de petites plumes qui s'engrennent les unes dans les autres ; les grandes sont recouvertes, à leur origine, d'autres plus petites en dessus et en dessous : c'est par cet arrangement méchanique que les ailes peuvent s'appuyer sur l'air, qui est si fluide, le fendre et servir à l'Oiseau de point d'appui continuel pour s'élever à son gré.

L'aile, indépendamment des plumes dont elle est couverte, a par dessous des os durs, légers, et fortement liés par des nerfs à trois jointures, qui s'ouvrent, se ferment, ou se meuvent de tel côté que l'occasion le demande, soit pour étendre ses ailes, soit pour les resserrer vers le corps. Rien de plus naturel aux yeux de l'habitude que le vol d'un Oiseau ; mais pour peu qu'on y réfléchisse, rien de plus merveilleux aux yeux de la raison. Voyez cette masse qui s'élève en

l'air ; malgré le poids de cet air qui s'appesantit sur tous les corps, elle est emportée, non par une force étrangère, mais par un mouvement qui lui est propre, et qui s'y soutient long-temps avec vigueur et avec grace. Vous, hommes, vous orgueilleux et extravagans, tentez donc de vous élever ainsi dans les airs ! à cet effet, adaptez-vous aux bras des ailes ou des membranes volumineuses ; ajoutez, si vous le voulez, des ressorts pour suppléer à la faiblesse de vos muscles, vous ferez autant d'entreprises vaines, vous ne pourrez jamais mettre votre corps dans l'équilibre convenable : restez donc dans la sphère où l'Auteur de la Nature vous a placé.

Comme l'économie si nécessaire des plumes pourrait être souvent altérée par l'humidité et la pluie, une transpiration huileuse en entretient le moëlleux et la

souplesse ; outre cette transpiration, les Oiseaux ont encore un autre moyen de se préserver de semblables accidens. Si cette matière vient à s'épuiser, ils trouvent sur leur croupion un suc pareil ; c'est une espèce de bouton qui a plusieurs ouvertures. Lorsque l'Oiseau sent ses plumes desséchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à se mouiller, il le presse avec son bec, et en exprime cette matière visqueuse ; puis faisant glisser son bec sur toutes les plumes dérangées, il les passe à l'huile et les lustre, après quoi l'eau ne fait plus que couler sur lui.

Les uns sont plus fournis que les autres de cette matière ; nos Oiseaux de basse-cour, par exemple, en ont moins que ceux qui vivent dans l'air : au contraire, les cygnes, les oies, les canards, et généralement tous les Oiseaux qui vivent dans l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naissance : leur réservoir grais-

seux est abondant, et l'on remarque aisément qu'une de leurs plus grandes occupations est de passer continuellement leurs plumes à l'huile.

A ne considérer que la beauté, la richesse, l'éclat, la vivacité des nuances dont ces plumes sont coloriées, la délicatesse, la légèreté, la belle proportion, l'élégance des formes qui constitue assez généralement la structure de ces animaux, est un des plus agréables tableaux de la nature.

Le bec et les pieds déterminent le genre et les espèces de cette classe de bipèdes ovipares ; l'utilité du bec ne se borne pas à prendre et à briser les alimens, c'est un arme offensive et défensive, qui saisit, pince, frappe et perce, c'est aussi une main qui transporte, construit, maçonne, et dispose artistement le nid où la femelle doit déposer sa progéniture.

Les œufs des Oiseaux diffèrent entre eux par le volume, la forme et la couleur ; mais ils ont tous cela de commun, qu'ils sont composés de blanc et de jaune : le jaune est soutenu dans le centre par deux ligamens ou cordons qui empêchent que les parties de l'œuf ne se déplacent. La coquille est le berceau, le blanc et le jaune sont la provision qui doit servir d'aliment au petit, qui se nourrit d'abord du blanc, ensuite du jaune, lorsqu'il est un peu fortifié ; la tache blanche que l'on remarque sur la membrane qui environne le jaune, est le vrai germe de l'Oiseau. La chaleur est nécessaire au développement de ce germe : la femelle qui les couve, leur communique cette chaleur ; bientôt l'Oiseau commence à donner signe de mouvement, les organes se développent, les petits membres prennent leur forme, le bec se durcit, l'animal frappe sa co-

quille, la tendresse maternelle seconde ses efforts; l'oiseau sorti de son berceau va se mettre sous les ailes de sa mère, qui pourvoit à ses premiers besoins.

La plupart des Oiseaux se fixent dans la contrée qui les a vu naître; mais il en est de volages qui suivent les saisons, quittent les climats froids ou chauds pour en habiter d'autres d'une température plus convenable. Ces émigrations régulières sont très-avantageuses à plusieurs nations différentes, qui profitent de la visite de ces nouveaux habitans : ces oiseaux sont nommés *passagers*.

En général les Oiseaux, de quelque espèce qu'ils soient, vivent long-temps; mais on a remarqué que ceux qui sont apprivoisés avaient la vie beaucoup moins longue, parce qu'ils sont sujets à des maladies qui abrègent leurs jours, soit que l'ennui et la tristesse qu'ils contrac-

tent presque tous dans l'état de l'esclavage, deviennent pour eux un état contraire à leur existence : on reconnaît qu'ils souffrent, à leur plumage hérissé et mal en ordre.

Les plus petits, dont l'accroissement est très-prompt, vivent environ deux ans, d'autres dix et quinze ; il y en a qui vivent cinquante et même plus de cent ans ; tels sont les Oiseaux de proie, les perroquets, dont le cours de la vie n'est pas réglé : les femelles vivent en général plus long-temps que les mâles.

Il n'est point d'Oiseau qui n'ait ses propriétés et son usage ; c'est d'eux qu'on peut dire qu'ils enrichissent la nature en l'embellissant. Les plus redoutables détruisent les charognes et les cadavres infects ; s'ils font main basse sur notre volaille, c'est que nous n'y veillons point avec assez de soins ; d'autres plus

pacifiques, nous délivrent des insectes, dont la trop grande multiplication, non-seulement nuirait à nos récoltes, mais deviendrait très-insupportable pour nous-mêmes. Il en est qui nous servent de nourriture, leur viande délicate a souvent ranimé nos forces épuisées par de longues maladies. Ceux que nous avons la cruauté de retenir en cage, ne sont-ils pas devenus dociles; et avec un peu d'instruction ne nous amusent-ils pas par leur joli ramage : enfin, si plusieurs semblent n'être bons à rien, c'est que nous n'avons point encore fait une exacte recherche de leurs vertus et de leurs propriétés.

Indépendamment de ce que nous venons de dire ci-dessus sur l'utilité de divers Oiseaux en eux-mêmes, leurs dépouilles, que nous avons su nous approprier, nous sont encore d'une utilité

bien plus marquée : nos coussins, nos oreillers, nos lits, ces duvets sur lesquels nous reposons si mollement., ne contre-balancent-ils pas bien avantageusement pour nous la dépouille des quadrupèdes? ces belles plumes des petits oiseaux, tels que le colibri, l'oiseau mouche, le chardonneret, ne semblent-elles pas des fleurs animées qui voltigent sur nos têtes?

Il est inutile de parler de l'espèce de toutes celles dont on se sert pour écrire, il n'est pas de jeune homme qui ne les connaisse, et qui ne sache distinguer les bonnes d'avec les mauvaises.

Il y a peu d'Oiseaux, même parmi les plus grands, dont les plumes ne puissent servir à rehausser l'éclat de la beauté. Les femmes sauvages font des aigrettes, et des guirlandes de plumes pour se parer pendant la saison rigoureuse qui dépouille et prive la terre des fleurs, nos

femmes même chez nous ont adopté cette mode.

C'est avec les plumes de l'autruche que l'on ornait, autrefois, la tête des héros; elles sont aussi employées à décorer les trônes des rois et les lits des riches; avec les plumes on a trouvé l'art, maintenant inusité, de faire des manchons, même des robes.

Tous ceux qui ont lu l'histoire romaine, doivent savoir ce que c'était que les *augures*. Comme cette institution a rapport aux Oiseaux, nous croyons qu'il est intéressant de donner à la jeunesse une notion de ce qui se pratiquait à Rome à cette occasion.

Les augures étaient des prêtres fort considérés à Rome : assis et revêtus de leur robe, tournés vers l'orient, ils désignaient avec leur crosse, que l'on

appellait *bâton augural*, un espace quelconque du ciel dans un lieu découvert ; de là ils observaient, avec une attention scrupuleuse, quels Oiseaux y paraissaient, où, et de quelle manière ils volaient, et comment ils chantaient. Ceux dont on consultait le chant étaient le corbeau, la corneille et la chouette ; ceux dont on examinait le vol étaient l'aigle, le vautour, la buse et autres Oiseaux. Les cygnes que l'on découvrait à gauche étaient censés heureux, ceux que l'on apercevait à droite étaient réputés sinistres. Le vol des aigles, du côté droit, était le présage le plus certain d'un bien futur ; l'accouplement des vautours, des corbeaux et des aigles, pronostiquait combats et meurtres ; les cigognes étaient le symbole de la concorde ; les milans furent toujours de mauvais augure ; les coqs chantans le soir étaient d'un heureux présage ; le

chant des poules, au contraire, annonçait quelque chose de fâcheux, etc. Un signe, bon ou mauvais, devait être confirmé par un autre, pour qu'on y ajoutât foi.

Chaque fois qu'il était question d'une affaire importante, on ne manquait pas de prendre les auspices dès la pointe du jour : on n'admettait à ces mystères que des savans intéressés à maintenir la croyance du peuple ; on faisait venir en leur présence les poulets sacrés, on leur jetait à manger : si aussitôt ils ne sortaient pas de leur cage, ils étaient censés refuser à manger, alors c'était un mauvais présage; si, au contraire, ils s'élançaient avec avidité sur la nourriture, on en tirait la plus flatteuse espérance de succès : ainsi les augures, en affamant ou rassasiant d'avance ces poulets qui étaient à leur garde, décidaient eux-mêmes l'affaire. C'est ainsi,

qu'à bien peu d'exceptions près, les prêtres de toutes les religions ont cherché à abuser de la crédulité des peuples, et les ont plongés dans les plus absurdes superstitions, en les éloignant des principes naturels qui devaient les conduire à la véritable morale : à mesure que les siècles se sont éclairés, ces imposteurs ont été démasqués, honnis et bafoués.

L'AIGLE.

L'Aigle est parmi les oiseaux de proie, tant diurnes que nocturnes, connus en Europe, le plus grand et le plus noble ; aussi ces qualités lui ont-elles mérité le nom de *Roi des oiseaux*.

On en distingue de trois espèces véritables, savoir, le *grand Aigle*, l'*Aigle commun*, et le *petit Aigle*.

Le caractère général des Aigles, est d'avoir le vol élevé, la vue perçante, la tête grosse, les aîles et les pattes très-fortes, le naturel dur, féroce, et le tempérament sujet à la colère. La femelle est plus grande que le mâle; en liberté elle est plus fine, plus hardie, mais elle perd ces qualités dans l'esclavage. Le mâle et la femelle chassent presque toujours ensemble, l'un bat les arbres, les buissons; l'autre, élevé dans les airs, fond avec la rapidité d'un trait sur la proie que le premier a fait sortir de sa retraite; en général ces animaux vivent très-longtemps.

Les Aigles ne craignent point les froids de la moyenne région de l'air et des hautes montagnes qu'ils habitent; les plumes et le duvet dont ils sont garnis jusqu'aux extrémités des pattes, leur tiennent lieu de fourrures; outre leurs paupières, ils sont pourvus d'une

tunique cliquetante, qui leur permet même de fixer le soleil, et leur conserve en même temps la vue si précieuse pour leurs besoins. Ils ne boivent presque point, parce que le sang des animaux qu'ils dévorent, leur fournit assez d'humidité pour la digestion.

L'homme a soumis à ses ordres cet oiseau si fier, qui par l'éducation qu'on est parvenu à lui donner, devient propre à la chasse du vol. Les fauconniers ont soin d'arracher le duvet et les plumes du ventre et des pattes, aux espèces d'Aigle qu'ils ont dressées, afin que ces animaux, saisis par le froid, ne s'élèvent plus aussi haut, et prennent le gibier après lequel on les envoie.

Les Aigles construisent leurs nids sur des arbres élevés, sur les rochers les plus escarpés; ces nids ont quelquefois six pieds carrés (un double-mètre); on les

appelle *aire*, parce qu'au lieu d'être creux comme les nids des autres oiseaux, ils sont tout plats, à-peu-près comme un plancher : des bâtons de cinq à six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts et traversés par des branches souples, en font la carcasse. Cette carcasse est recouverte de joncs, de bruyères, et quelquefois de peaux d'animaux : ce plancher est assez ferme pour soutenir non-seulement l'Aigle et sa famille, mais encore la grande provision de vivres qu'il fait pour ses petits, qui sont ordinairement au nombre de deux. La femelle couve ses œufs pendant vingt ou trente jours.

Les Aiglons sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, et deviennent d'un fauve assez vif. Enfin, quand ils sont vieux, ils grisonnent.

Lorsqu'un montagnard a fait la découverte d'un aire, il est sûr de ne point

manquer de provisions de bouche. Avant que d'y grimper, ce qu'il ne peut pas faire toujours, il s'arme la tête d'un fer de flèche, de peur d'être surpris par le père ou la mère des jeunes Aiglons, qui le déchireraient. Il choisit le moment où ils sont absens, il grimpe au nid, il y trouve du gibier de toute espèce, canards, poules, lièvres, morceaux de moutons, de brebis, de chèvres, etc. Il s'en saisit, ne laisse aux Aiglons que le plus mauvais. Pour tirer plus long-temps avantage de ses pourvoyeurs, le paysan enchaîne, dit-on, les jeunes Aiglons; à la fin, le père et la mère, las de les nourrir si long-temps, les abandonnent.

LE GRAND AIGLE.

Le grand Aigle est le plus grand de tous ceux de cette espèce : on l'appelle *Aigle royal*, *Aigle doré*. La femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur (un mètre 14 centimètres), depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de ses pieds ; et ses ailes étendues ont plus de huit pieds et demi (un mètre soixante-quinze centimètres.)

Le grand Aigle a le bec très-fort, et assez semblable à de la corne bleuâtre ; les ongles noirs et pointus, dont le plus grand a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur (14 centimètres).

Son bec et ses ongles crochus le rendent formidable ; il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os durs et la chair coriace,

les plumes rudes, l'attitude fière et droite, les mouvemens brusques et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut; il enlève dans ses serres, des oies, des grues, des lièvres, et même des moutons et des chevreaux.

Cet oiseau est assez rare; on en voit, en France, dans les montagnes du Bugey.

Enfin, le grand Aigle est dans les airs, parmi les oiseaux, ce que le Lion est, sur terre, parmi les quadrupèdes : comme lui il est solitaire, il habite les déserts, dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux. Tous deux ils ont les yeux étincelans, et les ongles de la même forme, un cri également effrayant : nés pour le combat et la proie, ils sont fiers, féroces, ennemis de toute société, et par conséquent difficiles à apprivoiser.

L'AIGLE COMMUN.

L'Aigle commun est l'espèce la plus répandue ; il y en a de deux sortes, l'une brune et l'autre noire ; on le trouve dans l'ancien comme dans le nouveau continent ; en général, il paraît préférer les pays froids. On le trouve, en France, dans le Mont-Blanc ; en Suisse, en Allemagne, en Ecosse. Cette espèce est plus petite que celle du grand Aigle ; elle est aussi plus docile, plus susceptible d'éducation. Quand ses petits sont assez forts, il les exerce à la chasse, et finit par les envoyer dans d'autres endroits, lorsqu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

LE PETIT AIGLE.

Cet Aigle, qui est le plus petit, a été appelé *Aigle plaintif*, *Aigle criard*, et il mérite bien ces noms, car on l'entend continuellement pousser des plaintes et des cris lamentables; on l'a aussi appelé *Aigle tacheté*, parce que son plumage, qui est d'un brun obscur, est marqueté sur les jambes et sous les ailes de plusieurs taches blanches, et qu'il a aussi sur la gorge un cercle blanchâtre.

C'est de tous les Aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément; mais malheureusement pour les fauconniers, il est si lâche, qu'ils ne peuvent en rien faire. La Grue est sa plus forte prise; il n'est bon qu'à prendre des canards et d'autres moindres oiseaux.

On en trouve en Europe, en Asie et en Afrique.

LE BALBUZARD.

Le Balbuzard n'est pas un Aigle, mais cependant il lui ressemble plus qu'aucun autre oiseau de proie. Il est bien plus petit que l'aigle, il a le bec noir, les pieds et le bas des jambes de derrière sont dégarnis de plumes ; enfin il n'en a ni le port, ni le vol, ni l'appétit sanguinaire ; il habite les terres basses et marécageuses, sur le bord des rivières, des étangs, où le poisson abonde, parce qu'il en fait sa nourriture ordinaire : il se met en embuscade, soit sur une berge, soit sur une branche d'arbre, à portée de l'eau ; aussitôt qu'il aperçoit un poisson, il part de son embuscade avec la rapidité de l'éclair, fond sur sa proie,

l'emporte dans ses serres, et la dévore en la déchiquetant. Il est ordinairement très-gras, et peut rester plusieurs jours sans manger. Cette espèce est très-répandue; on la trouve en Suisse, en Allemagne, en Sibérie, en France; dans le département de l'Yonne, on le nomme *Cropécherot*, ou *Corbeau-pécherot*. Lorsque les rivières sont gelées, il gagne des contrées plus tempérées, pour ne pas mourir de faim.

LE PYGARGUE.

Le Pigargue est un oiseau de proie du nord, qui est de la grosseur de l'Aigle commun, dont il diffère par ses pattes nues, son bec jaune ou blanc et sa queue blanche; moins courageux que l'Aigle, il est plus féroce, s'établit sur le bord

des forêts, et le plus près qu'il peut des endroits habités; il ne chasse que pendant quelques heures dans le milieu du jour, et se repose le matin, le soir et la nuit. C'est l'ennemi naturel des chevreuils, des daims et de leurs faons.

La femelle ne pond ordinairement que deux œufs, dans un nid fabriqué comme celui du grand Aigle, c'est-à-dire, avec des branches entrelacées, recouvertes de bruyère; elle paraît être jalouse de ses petits, ou plutôt sa voracité lui fait regretter la nourriture qu'elle leur donne: aussi les chasse-t-elle du nid avant même qu'ils soient assez forts pour pouvoir se passer d'elle. Les petits, dès qu'ils le peuvent, se disputent la nourriture et la place dans le nid : la mère ne les accorde qu'en en tuant un.

LE JEAN-LE-BLANC.

Le Jean-le-Blanc est ainsi nommé, parce qu'il est remarquable par la blancheur de ses plumes sous le ventre, sous les ailes et la queue, le dessus du corps est brun; il est de la grosseur de l'aigle commun, il a les jambes plus menues, et paraît également tenir des aigles, du balbuzard et du pygargue, quoiqu'il fasse néanmoins une espèce particulière.

Cet oiseau, très-commun en France, est rare par-tout ailleurs; il se tient le long des bois, près des champs, delà, il s'élance, en rasant la terre, et saisit cailles, perdrix, lièvres, levrauts, lapins: lorsque la campagne se trouve dénuée de gibier, qui toujours fuit le canton qu'occupe cet oiseau, la faim

le fait sortir tout à fait des bois, et brigand hardi, il rôde autour des fermes, parcourt d'un vol bas et lourd les basses-cours, enlève poules, canards, dindons, toute espèce de volaille; aussi est-il très-redouté des gens de la campagne: à défaut de gibier et de volaille, il se jette sur les mulots, rats souris et lézards.

La femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse et plus pesante que le mâle; elle est presque toute grise, elle n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion, fait son nid presque à terre, dans les terrains couverts de bruyères ou de joncs, quelquefois aussi sur de grands arbres; elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris ardoise: pendant tout le temps qu'elle couve, le mâle pourvoit à sa subsistance, et à celle des petits quand ils sont éclos.

Le Jean-le-Blanc n'est pas méchant; dans l'état de domesticité, il a l'air stupide : Buffon qui en a élevé un, ne l'a nourri que de viande crue, excepté celle de poisson, cet animal ayant toujours refusé cette dernière, ainsi que la viande cuite, les fruits et les légumes : la remarque la plus importante qui ait été faite sur cet élève, c'est qu'il ne buvait jamais lorsqu'il croyait être vu, parce qu'ayant l'habitude d'enfoncer sa tête dans l'eau, il craignait apparemment d'être surpris.

L'ORFRAIE.

L'Orfraie ou *Ossifrague*, ainsi appelé, parce qu'il brise avec son bec les os des animaux dont il fait sa proie, habite les bords des rivières, des fleuves, et principalement celui de la mer, c'est

ce qui lui a fait donner le nom de *grand Aigle de mer*. Il est en effet à-peu-près aussi grand que le grand aigle, il en diffère seulement par ses jambes nues, ses ailes plus courtes et une barbe de plumes sous le menton ; ce dernier caractère l'a fait désigner par quelques auteurs sous le nom d'*Aigle barbu* ; son plumage est mélangé de blanc, de brun et de noir.

Cette espèce d'aigle n'a pas la vue très-perçante, mais elle a l'avantage de chasser aussi bien le jour que la nuit ; elle ne voit que de côté, mais elle saisit avec adresse, oies, lièvres, agneaux, chevreaux, les poissons les plus gros : on entend de très-loin ce chasseur nocturne s'élancer pendant la nuit sur le poisson.

La femelle fait son nid sur les chênes les plus hauts ; ce nid est extrêmement large, elle n'y pond cependant que deux

œufs d'un blanc sale, lesquels sont tout ronds, fort gros et fort lourds; élève ses petits avec tendresse. Son humeur compatissante la rend, dit-on, protectrice des jeunes aiglons et balbuzards chassés de leur nid par leur mère dénaturée.

La chair de l'Orfraie est tendre et bonne à manger lorsqu'il est jeune : on en trouve dans l'un et l'autre continent. L'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue ; on la trouve presque par-tout en Europe ; il en existe en France, puisqu'on en a trouvé un nid dans le parc de Chambord.

LE MILAN.

Le Milan, que l'on nomme improprement *Aigle à queue fourchue*, parce qu'il a la queue ainsi disposée, les plumes

du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laisse paraître un intervalle qui s'aperçoit de loin et qui le distingue essentiellement de tous les autres oiseaux de proie, dont il a d'ailleurs le naturel, la grandeur du corps et la forme du bec.

Les plumes de cet oiseau sont d'un gris de fer sur le dos et sur l'estomac, mêlé de taches brunâtres. Son caractère principal est d'avoir la vue perçante, le vol aisé, rapide, l'air ignoble; à l'approche du danger, il sait cacher sous les dehors de l'audace, son naturel timide et lâche.

Rien n'est plus beau, plus frappant et plus digne d'admiration que le vol des Milans; c'est dans ces oiseaux une action continuelle, un exercice d'habitude, une situation qu'ils aiment; ils sont toujours en l'air, se reposent rarement, s'élèvent sans effort, tantôt paraissent immobiles

au milieu des airs, tantôt parcourent l'horison avec la plus grande rapidité ; s'ils s'abaissent, c'est pour fondre sur les lièvres, les perdrix, les cailles et autres faibles animaux que leur œil a fixé du haut des nues.

Malgré leur force, ils fuient devant l'épervier, qui est plus petit qu'eux, ils tournoyent pour lui échapper, s'élèvent jusque dans les nues pour s'y cacher, jusqu'à ce que l'épervier, qui voit leur ruse, les atteigne, les rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et les ramène à terre, plus vaincus par la peur que par la force de leur ennemi ; le corbeau même ne les craint pas.

Détenu en captivité, il n'est susceptible d'aucune éducation ; aussi de tout temps a-t-il été rayé de la liste des oiseaux propres à la fauconnerie : en liberté, on l'approche et on le tue plus aisément que l'aigle ; il se fie sur sa force, dont

il ne sait pas se servir, il n'est qu'impudent, aussi a-t-on toujours comparé l'homme grossiérement impudent au Milan.

On distingue deux espèces principales de Milans, l'un décoré fastueusement du nom de *Milan-royal*, parce qu'il servait aux plaisirs des princes, qui lui faisaient donner la chasse et livrer combat par le faucon ou l'épervier ; l'autre le *Milan-noir*. Le premier se trouve en France et assez communément dans les départemens de la Côte-d'Or, de l'Ain, du Puy-de-Dôme, du Cantal et de l'Allier. Ce n'est pas un oiseau de passage, car il fait son nid dans le pays, et l'établit dans des creux de rochers. La femelle pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres avec des taches d'un jaune sale.

Le Milan-noir se trouve aussi dans nos climats, mais il n'est qu'oiseau de

passage ; on lui a donné ce nom parce qu'il a les plumes plus noires que les Milans de l'autre espèce, il n'a pas non plus la queue si échancrée ; il est assez familier, vient dans les villes, saisit au vol les morceaux de viande qu'on lui jette : on dit qu'il est si hardi qu'il enlève du poisson dans les marchés, à la main des femmes qui le portent. Dans l'automne, ils passent en troupe dans les pays chauds, et reviennent au printemps.

LA BUSE.

La Buse est un oiseau de proie un peu plus gros que le milan-royal ; il paraît aussi stupide que lui, et sa bêtise même a tourné en proverbe : on dit d'une femme imbécille, qu'elle est *bête comme une buse.*

La Buse, très-commune en France, présente beaucoup de variétés dans son plumage ; il y en a de presqu'entiérement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc : ces différences ne paraissent dépendre que de l'âge ou du sexe, car elles sont toutes habitantes de notre climat. Lorsque leurs ailes sont pliées, elles s'étendent un peu au-delà du bout de la queue, elles ont les pieds jaunes et les ongles noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts, presque toujours sédentaire, il paraît porter l'ennui partout où il se trouve ; on le voit rester souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre ou sur un buisson, ou même sur une motte de terre ; c'est delà qu'il se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée : il diffère en cela

des autres oiseaux de proie qui saisissent leurs victimes au vol.

La Buse prend les levrauts, les jeunes lapins aussi bien que les perdrix et les cailles; elle dévaste les nids de la plupart des oiseaux; lorsqu'elle a saisi une proie, elle l'enlève dans ses griffes, au milieu des airs, et cherche quelque lieu retiré et solitaire pour la dévorer; lorsqu'elle ne peut rien attraper de mieux, elle se nourrit de rats, de taupes, d'oiseaux et même de vers de terre et d'insectes; elle se nourrit aussi de sauterelles, de serpens, de lézards et de grenouilles; lorsqu'elle est en colère, elle ouvre le bec et tient pendant quelque temps sa langue avancée jusqu'à l'extrémité du bec, elle est même pendante; elle a toujours faim et crie incessamment.

La femelle construit son nid sur un arbre élevé; il est fait de petites branches, et garni en dedans de laine, de

poils et de plumes ; elle y pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres et tachetés de jaune ; le mâle partage avec sa compagne les soins de la couvée et de l'éducation de leurs petits, ils les soignent plus long-temps que les autres oiseaux de proie.

LA BONDRÉE.

La Bondrée est une espèce de Buse et de la même grosseur, son bec seulement est un peu plus long ; lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune, ses griffes sont très-fortes et noirâtres, son plumage dessus le corps est brun mélangé de blanc, le dessous du ventre est blanc tacheté de brun.

Cet oiseau est très-rare en France, on en trouve cependant quelques-uns

dans le département de l'Allier ; il se tient sur des arbres en plaine, pour épier sa proie ; il prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles et autres insectes : il ne vole guère que d'arbre en arbre et de buissons en buissons, toujours bas et sans s'élever comme le milan, auquel du reste il ressemble assez par le naturel, mais dont on peut toujours le distinguer de loin et de près, tant par son vol que par sa queue qui n'est pas fourchue comme celle du milan.

La Bondrée fait son nid à peu près de la même manière que la buse ; quelquefois elle ne se donne pas la peine d'en construire, elle s'empare de nids étrangers ; ses œufs sont d'une couleur cendrée, marqués de petites taches brunes ; elle nourrit ses petits de chrysalides et particuliérement de celles des guêpes ; ils sont dans le premier âge couverts d'un duvet blanc tacheté de noir. La femelle,

comme dans tous les oiseaux de proie, est plus grosse que le mâle; tous deux courent quand ils sont sur terre aussi vîte que nos coqs de basse-cour, sans s'aider de leurs ailes. Leur chair est assez bonne à manger, quand elles sont jeunes : c'est en hiver qu'on les prend, parce qu'elles sont grasses; elles sont assez faciles à prendre, on emploie la glue.

Il est impossible de dresser pour la fauconnerie, ni la buse ni la Bondrée, parce qu'elles sont également lentes et stupides; la Bondrée cependant paraît avoir un peu plus d'instinct.

LE BUSARD.

Le Busard, ou *Fauperdrieu*, est plus vif, plus méchant, moins stupide, moins paresseux et plus courageux que

la buse, il a le vol plus ferme et plus rapide, un appétit plus vorace, plus carnassier : on l'appelait autrefois le *Busard des marais*, parce qu'il se tient habituellement sur les buissons, les haies, les joncs et à portée des marais, des étangs et des rivières poissonneuses. C'est un grand destructeur de poissons, de reptiles et de gibier ; toutes sortes de poissons, les poules d'eau, les plongeons; les canards, les perdrix, les cailles, les lapins, les levrauts, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, etc. tout est pour lui de bonne prise.

Cet oiseau ressemble beaucoup au milan noir, il n'en est distingué que par son cou gros et court ; quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une ample pâture, et c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif et qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit.

La femelle fait son nid par terre,

entre des mottes couvertes d'herbes, dans des roseaux et des joncs ; elle pond trois œufs, quelquefois quatre ; quoique cette espèce paraisse produire en plus grand nombre que celle de la buse, qu'elle soit comme cet oiseau sédentaire et naturelle en France, et qu'elle y demeure toute l'année, elle est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

Le Busard est susceptible d'éducation, peut être élevé pour la chasse comme le faucon, auquel il résiste fort bien ; il en faut deux et quelquefois trois pour le vaincre : il en est une espèce de couleur plus rousse, que l'on nomme *Harpaye*.

L'OISEAU DE SAINT-MARTIN.

L'oiseau de Saint-Martin, que l'on appelle aussi *Lanier cendré*, est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, ses

jambes sont longues et menues comme le jean-le-blanc auquel il ressemble. Comme il est plus petit que tous les autres oiseaux de proie, il ne peut comme eux avaler entiers les petits animaux qu'il saisit, mais il les déchire avec le bec ; il vole toujours à rase terre, se nourrit de mulots, de reptiles ; il est assez rusé et trouve presque toujours le moyen de s'introduire dans les basses-cours et les colombiers, où il se jette sur les poulets et les jeunes pigeons.

On trouve cet oiseau assez communément en France aussi bien qu'en Allemagne et en Angleterre ; on l'appelle dans quelques endroits *Faucon-lanier* : il n'a ni la hardiesse, ni le courage des oiseaux de fauconnerie ; mais faible et timide, il ne se nourrit que de lézards et de petits insectes ; on le voit quelquefois voltiger autour des vieux arbres, donner des coups de bec pour en faire sortir des lézards qu'il mange ensuite.

LA SOUBUSE.

La Soubuse ressemble à l'oiseau de saint-martin, par le naturel et les mœurs; ils sont aussi lâches l'un que l'autre, en ce qu'ils n'attaquent que les animaux les plus faibles.

Le mâle, plus petit que la femelle, n'a point comme elle de petites plumes hérissées autour du cou, formant une espèce de collier, ce qui la distingue essentiellement de lui; elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres, elle les dépose dans un nid qu'elle construit au milieu d'un buisson épais.

LE VAUTOUR.

Le caractère général des Vautours est la cruauté et la férocité, ce sont les tigres des oiseaux; on les distingue des aigles, en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, la tête nue, le cou aussi presque nu, c'est-à-dire, qu'il n'est couvert que d'un simple duvet, ou plutôt mal garni de quelques crins épars; les ongles courts et l'attitude penchée, qui indique la bassesse de leur caractère. Les aigles, au contraire, ont les yeux renfoncés; toutes les parties du cou garnies de plumes, les ongles longs et crochus et l'attitude fière et imposante; enfin, une espèce de duvet fin, qui garnit l'intérieur de leurs ailes, les distingue de tous les autres animaux de proie.

Le Vautour a de la peine à s'élever

de terre, il est obligé d'essayer trois ou quatre fois son vol avant que de le prendre. Il n'a que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; il n'attaque les animaux vivans, que quand il ne peut s'assouvir sur les morts ; il est si lâche, que, lorsqu'il éprouve la moindre résistance, il se réunit avec d'autres de son espèce pour assassiner à coup sûr, pour se rassasier de chair, s'enivrer du sang de sa victime ; enfin, leur réunion est une société de carnage. Cette troupe de brigands s'acharnent sur les cadavres, les déchiquetent jusqu'aux os : la corruption et l'infection, au lieu de les faire fuir, les attirent ; ils se livrent sans réserve à leur appétit glouton, se remplissent l'estomac pour 15 jours, et cet excès de nourriture leur devient funeste, parce qu'alors ils ne peuvent se dérober, ni par le vol ni par la course, aux poursuites du chien, ni aux coups du chas-

seur. Lorsque leur immense jabot est plein, il a l'air d'un sac gonflé; lorsqu'il est vide, au contraire, il devient très-maniable.

On voit les Vautours dans presque toutes les parties du monde; ils habitent de préférence les montagnes d'Egypte, d'Arabie, des îles de Malte, de Chypre, de la Grèce, les Alpes, les Pyrénées. Lorsque les pays deviennent trop froids, ils les abandonnent pour en gagner d'autres plus tempérés, et se retirent dans les forêts désertes.

Les femelles ne pondent qu'un œuf ou deux, elles les déposent dans un nid construit sur les arbres les plus élevés, ou sur la pente des rochers les plus escarpés: on n'atteint ces nids que très-difficilement.

Le cuir épais des Vautours, recouvert d'un duvet fin, chaud, serré, est une excellente fourrure et très-recherchée.

Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de ces peaux, de manière qu'il ne reste qu'un duvet fin et soyeux, qui fait d'excellentes pelisses ou pièces d'estomac. Leur graisse est fort estimée, et bonne contre les maladies des nerfs.

On distingue plusieurs espèces de Vautours; nous allons donner une connaissance succincte des principales.

LE GRAND VAUTOUR.

Le grand Vautour, que l'on appelle aussi simplement le *Vautour*, est plus gros et plus grand que l'Aigle commun. Son cou, au lieu de plumes, est couvert d'un duvet long et épais, qui est de la même couleur que celle des plumes du dos, qui sont d'un cendré foncé. Quelques naturalistes lui ont donné, par cette raison, le nom de *Vautour cendré*. Il a

il les observe du haut des arbres, et delà s'élance dessus : quoiqu'il préfère cette nourriture, il se jette encore sur les petits Renards et sur le poisson des étangs, mais c'est quand il ne trouve pas de Lièvres. Il est moins grand que le Vautour ci-dessus ; il a le bec noir et crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand et fort, les ailes larges, la queue longue et droite, le plumage d'un roux noirâtre : c'est cette couleur qui a décidé quelques naturalistes à lui donner le nom de *Vautour noir* ; d'autres, parce que, lorsqu'il est en repos, il redresse les plumes de sa tête en forme de hupe, l'ont nommé *Vautour à aigrettes*. Cette aigrette se sépare en deux, et ressemble à des cornes.

Il est d'une telle férocité, qu'on ne peut l'apprivoiser ; non-seulement il poursuit sa proie au vol, mais encore à la course : son vol est très-bruyant. Sa

retraite ordinaire est dans les forêts épaisses et désertes; il se nourrit de la chair et des entrailles des animaux vivans, mange très-peu de chair corrompue, et n'en donne jamais à ses petits; ce qui est particulier à cette espèce de Vautours seulement.

LE GRIFFON.

Le Griffon est de la grosseur du grand Vautour; on lui a donné ce nom pour le distinguer des autres Vautours. Plusieurs naturalistes l'ont appelé le *Vautour rouge*, le *Vautour jaune* ou *doré*, le *Vautour fauve*.

Cet oiseau a au bas du cou un collier de plumes blanches; sa tête est couverte de pareilles plumes, qui font une petite aigrette par derrière, au bas de laquelle on voit à découvert le bout des oreilles;

le cou est presque entiérement dénué de plumes, et couvert d'une peau d'un gris brun et bleuâtre, ses yeux sont à fleur de tête. Il est encore remarquable par son jabot rentré, c'est-à-dire, par un creux qui est au haut de l'estomac et dont toute la cavité est garnie de poils; ce creux est la place du jabot; ses ongles sont noirâtres, mais moins grands et moins courbés que ceux des aigles.

On trouve les Griffons tant en Europe qu'en Asie; il s'en rencontre quelques-uns dans les hautes montagnes des Pyrénées.

LE PERCNOPTÈRE.

Le Percnoptère tient infiniment plus près aux Vautours qu'aux aigles; il a tous les vices de l'aigle, sans en avoir aucunes des bonnes qualités; il se laisse

chasser et battre par les corbeaux, il est paresseux, pesant au vol, toujours criant, toujours affamé et cherchant les cadavres : il a la tête d'un bleu pâle, et aussi d'un autre bleu plus clair; son cou est blanc, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches et roides au-dessous du cou comme le griffon; il est plus remarquable par une tache brune, en forme de cœur, qu'il porte sur la poitrine au-dessous de son collier.

En général, le Percnoptère est d'une vilaine figure et mal proportionnée; il est même dégoûtant par l'écoulement perpétuel d'une salive et d'une morve qui sortent de ses narrines, et de deux autres trous qui se trouvent dans son bec; il a le jabot prééminent, et lorsqu'il est à terre, il tient toujours ses aîles étendues; enfin, il approche du grand

aigle pour la grosseur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol.

Cette espèce de Vautour paraît être la plus rare; on en trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes et dans les montagnes de la Grèce.

LE PETIT VAUTOUR.

Le petit Vautour est ainsi nommé, parce qu'il est beaucoup moins gros que ceux dont nous venons de parler ci-dessus. Quelques naturalistes anciens l'ont nommé le *Vautour-blanc*, et Buffon le *Vautour de Norwège*, parce qu'il lui a été envoyé de ce pays; il a la tête et le dessus du cou dégarnis de plumes et d'une couleur rougeâtre, le reste du corps est blanc, à l'exception des grandes plumes des aîles qui sont noires; il a le bas des jambes et les pieds nuds.

On le trouve communément en Arabie, en Egypte, en Grèce, en Allemagne et en Norwège.

LE ROI DES VAUTOURS.

Le Roi des Vautours est en effet le plus bel oiseau de ce genre; ce sont les Européens, habitans des colonies de l'Amérique méridionale où on trouve ce Vautour, qui lui ont donné ce nom. Il a la tête et le cou sans plumes comme tous les autres Vautours; la peau qui le couvre est variée de différentes couleurs; il n'est pas plus gros qu'une poule-d'inde, son bec qui n'est crochu qu'à l'extrémité, est dans les uns rouge tout entier, dans d'autres il n'y a que le bout qui soit de cette couleur, le reste étant noir.

La base du bec est environnée et cou-

1. le Roi des Vautours, 2. l'Aigle commun, 3. la Buse.

Delignon sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

verte d'une peau de couleur orangée, large et s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête, et c'est dans cette peau que sont placées les narrines, de forme oblongue, et entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée et mobile à la volonté de l'animal, les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate.

Sous le derrière de la tête, s'éleve une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort et s'étend de chaque côté de leur gorge, une peau ridée de couleur brunâtre, mélée de bleu et de rouge dans sa partie postérieure, et rayée de petites lignes de duvet noir; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge qui se change, en descendant par nuances, en jaune.

Au dessus de la partie nue du cou est une espèce de fraise formée par des plumes blanches, cotonneuses, assez

longues et d'un cendré foncé ; cette fraise qui entoure tout le corps et descend sur la poitrine , est assez ample pour que l'oiseau puisse en se resserrant, y cacher son cou et une partie de sa tête , comme le grand Vautour dont nous avons parlé ci-dessus.

Les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses , des jambes et celles du dessous de la queue sont blanches et teintes d'un peu d'aurore, celles du croupion et du dessus de la queue sont noires dans les uns et blanches dans les autres; les autres plumes de la queue, ainsi que celles qui bordent les aîles sont noires; les pieds sont jaunâtres et les ongles d'un bleu foncé , ou l'un et l'autre rougeâtres.

Cet oiseau si beau, orné de si belles couleurs et si variées, ne se comporte guère en raison du titre pompeux qu'on lui a donné, car il est d'une excessive

malpropreté, et point du tout généreux; il n'attaque que les plus faibles animaux et ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens et même des excrémens des animaux et des hommes, ce qui lui donne une odeur désagréable, et telle que les Sauvages même, qui ne sont pas difficiles, ne peuvent manger de sa chair : on prétend même que sa peau conserve une odeur infecte, même au bout de vingt ans qu'elle est desséchée.

LE MARCHAND.

Le Marchand est encore une espèce de Vautour qui se trouve à Saint-Domingue, au Brésil, à Cayenne et au Mexique; les Espagnols et les Portugais, parce qu'il ressemble au dindon, lui ont donné le nom de *Gellinace*; sa tête, ainsi

que son cou, comme celle de autres Vautours dont nous venons de parler, est couverte d'une peau nue, parsemée de quelques poils noirs; cette peau est raboteuse et variée de bleu, de blanc et de rouge; les plumes de tout le corps sont d'un brun changeant, les pieds d'un blanc sale, et les ongles noirs.

Cet oiseau a les narrines plus longues que les autres Vautours; il est aussi vorace, aussi sale que le roi des Vautours, se nourrissant, de préférence, de chairs mortes et corrompues, et de gadoues: réunis plusieurs ensemble, car ils volent presque toujours ainsi, ils s'élèvent dans les airs, promènent leurs vues perçantes au-dessus des plaines, des montagnes; aperçoivent-ils une curée à faire, un taureau, par exemple, ou une vache couchée dans la prairie, semblables à une nuée, ils fondent dessus, l'assaillent de toutes parts, s'attachent

sur l'animal, le déchirent de leurs serres, de leur bec, lui ouvrent le ventre, dévorent ses entrailles, sa chair, sa peau, ne laissent sur la place que des os, si bien nétoyés, que l'on dirait qu'ils ont été ratissés avec des instrumens tranchans; ils se remplissent au point qu'ils ne peuvent reprendre leur vol.

Ces animaux sont très-silencieux, ne crient et ne chantent jamais, ils font entendre seulement un très-léger murmure, encore qui n'est pas fréquent; ils ont la langue en goutière, elle est en scie sur les côtés; ils passent la nuit sur les arbres ou sur les rochers, et le matin, ils viennent dans les cités et se juchent sur les plus hauts édifices, d'où ils épient le moment de faire des prises. Les Espagnols et les Portugais ont un soin particulier de ces oiseaux, à cause du service qu'ils leur rendent en dévorant les corps morts, et empêchent ainsi qu'ils ne cor-

rompent l'air : on inflige des peines très-sévères à ceux qui en tuent. On ne peut manger de leur chair, parce qu'elle est dure, coriace et d'une odeur de putréfaction. Les Indiens de Cayenne appellent cet oiseau *Aura*; ceux du Brésil, *Urubu*, et ceux du Mexique, *Zopilotl.*

LE CONDOR.

Le Condor, que l'on appelle dans le pays *Cuntur* ou *Gryps*, est regardé non-seulement comme le plus grand des Vautours, car on le range dans cette classe, mais il est encore le plus gros des oiseaux qui soient conformés pour le vol; il est deux fois aussi gros que le plus grand aigle, dont il a le courage, et la force proportionnée néanmoins à sa

taille. Il se trouve dans les montagnes du Chily et du Pérou.

Toute la tête de cet oiseau est couverte non de plumes, mais d'un duvet court, couleur de tabac rapé ; ses yeux sont noirs et entourés d'un cercle rougeâtre, le dessous du ventre est d'un brun clair, et le dos, ainsi que les cuisses jusques au genou, d'un brun un peu plus foncé ; les plumes des ailes sont noires, ses jambes sont fort couvertes de petites écailles noires, et ses griffes, ou serres, sont de la même couleur. Il y a des Condors qui sont variés de noir et de blanc.

Ces animaux ont la vue perçante, le regard assuré et même cruel ; on ne le voit jamais dans les forêts, parce qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais on les trouve ordinairement sur les montagnes, où ils trouvent de quoi se nourrir : ils ne descen-

autour du cou, mais simplement une petite huppe sur le derrière de la tête. Elle fait son nid sur les rochers les plus inaccessibles, ou sur les arbres les plus élevés : il est de figure ovale et ressemble à un grand panier fabriqué de grosses branches d'arbres ; c'est dans ce panier qu'elle dépose deux œufs blancs, aussi gros que ceux d'Autruche.

On emploie toutes sortes de ruses pour détruire cet oiseau dangereux : la plus commune et la moins périlleuse, est de faire, avec de l'argile très-gluante et très-visqueuse, une figure d'enfant. L'oiseau destructeur fond dessus, ses pattes s'y engagent ; il ne peut s'en dépétrer, et on le tue.

LE VAUTOUR-DES-AGNEAUX.

Le Vautour-des-Agneaux est aussi gros que le Condor, et paraît être de la même espèce, ayant les mêmes inclinations ; aussi a-t il été confondu par Buffon dans un même article, peut-être avec quelque fondement. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes décidés à en faire un article distingué, parce qu'il est le plus gros des oiseaux de rapine de nos climats.

On trouve cet animal dans les Alpes, qui séparent la république Helvetique de l'Italie. Ce tyran de l'air, qu'on n'a encore pu parvenir à détruire dans ces montagnes, fait une guerre cruelle tant aux troupeaux de chèvres et de brebis, qu'aux Chamois, aux Lièvres et aux Marmottes. Lorsque, sur un roc escarpé,

il s'y trouve un animal trop fort pour l'enlever, il dirige son vol de manière à renverser cet animal dans quelque précipice, pour jouir ensuite de la proie, qu'il a étourdie en la précipitant. Pour les petits animaux, il les saisit, même sans s'abattre; il les enlève, les tue en les laissant tomber sur la pointe des rochers, les porte ensuite pour servir de nourriture à ses petits.

On a vu un jour un de ces Vautours saisir un enfant de trois ans à la porte d'une maison. Il allait l'enlever, lorsque le père, qui heureusement entendit les cris de son enfant, accourut armé d'un gros bâton. Il s'élance sur le ravisseur, qui se trouvant dans un terrain plat, ne put prendre son vol; néanmoins il soutint le combat opiniâtrement, jusqu'à ce qu'il fut laissé mort sur la place.

Les Suisses donnent à cet oiseau le nom de *Laemer-Geyer*. Le gouverne-

ment a toujours accordé une indemnité considérable à ceux qui tuent de ces pernicieux oiseaux ; et, s'ils n'eussent pas mis à prix la tête de cet animal, il n'y a pas de doute qu'ils ne pourraient sortir leurs troupeaux, sans qu'ils courrent les plus grands dangers.

L'ÉPERVIER.

L'Épervier est un petit oiseau de proie de la grosseur d'un pigeon ; on le distingue des autres oiseaux de proie, d'abord par sa petitesse, ensuite par ses yeux brillans et pleins de feu, qui sont placés presque au sommet de la tête ; enfin, parce qu'il a le dos si courbé, qu'il paraît comme bossu : la couleur de son plumage est d'un brun mêlé de roux sur le dos ; sa tête, qui est ronde, est tachetée de blanc, le ventre et la gorge sont rayés de

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

1. l'Epervier, 2. le Faucon Sors,
3. le Moyen Duc.

Delignon sculp.

gris et de fauve sur un fond blanc ; son bec est gros, court, crochu et noirâtre. On donne aussi à cet oiseau les noms de *Tiercelet* (1), d'*Emouchet* ou *Mouchet*; mais il paraît que ce n'est qu'au mâle à qui on le donne.

L'Epervier vit d'oiseaux, il aime de préférence les lapins, les rats et les grenouilles; il ne peut souffrir les insectes. Tout le monde sait qu'on le dresse aisément pour la chasse ; bien dressé, il est hardi, intrépide ; il prend, ou pour me servir d'un terme de chasse, *vole* bien les perdrix, les cailles, les faisans et autres oiseaux; c'est le fléau des pinçons, qui se mettent en troupe l'hiver. Le jour où on le destine à la chasse, on le fait jeûner ; étant ainsi affamé, il a plus

(1) *Tiercelet.* On donne ce nom à tous les mâles des oiseaux de proie, parce qu'ils sont ordinairement d'un tiers plus petits que les femelles.

d'ardeur à la poursuite : il ne faut pas trop le maltraiter, car alors il devient indocile. Si, lorsqu'il a été lancé sur une proie, il la manque, pour éviter les mauvais traitemens, il prend le parti de fuir, va se percher sur un arbre et ne revient plus. La meilleure espèce d'Eperviers nous vient d'Esclavonie.

La femelle fait son nid sur les rochers et les arbres les plus élevés; elle pond cinq œufs blancs, tachetés aux deux extrémités d'un jaune rougeâtre.

On voit des bandes d'Eperviers passer de l'Asie et de l'Afrique en Europe. Les habitans des confins de ces pays font voler des oiseaux attachés à des fils; les Eperviers, qui sentent ces oiseaux de très-loin, arrivent en foule, se précipitent dessus, et viennent se prendre dans les filets qu'on a tendus à cet effet. Il y en a qui restent toute l'année dans nos pays.

L'Epervier, étant jeune, est d'une chair tendre et assez bonne à manger. Les Juifs ne mangent pas plus de cette chair que de celle du cochon, leur loi la défendant. Il est très-commun en Egypte; les anciens Egyptiens lui rendaient des honneurs divins. Autrefois les nobles, pour se distinguer des serfs ou esclaves, portaient, dans les villes et les campagnes, un Epervier sur le poing: quelqu'un qui aurait été convaincu d'avoir tué un de ces oiseaux, était condamné, par une loi expresse, à se laisser manger, par un Epervier, un morceau de chair sur la poitrine. Cette loi n'était cruelle, comme beaucoup d'autres, qu'envers les malheureux, car, on pouvait éviter ce supplice en payant une somme modique.

L'AUTOUR.

L'Autour a donné son nom à l'*Autourserie* (1); il est plus grand que l'épervier, auquel il ressemble par les habitudes naturelles; sa couleur, comme celle de tous les oiseaux de rapine, est un mélange de brun, de gris, de roussâtre, de noirâtre; toutes couleurs ténébreuses, symboles de leur cruauté. Il ne prend pas seulement les perdrix, les faisans, mais il attaque aussi et se saisit des plus gros oiseaux, tels que les oies et les grues; il attaque même les lièvres. La nature lui a donné une vue très-perçante, afin qu'il découvre plus aisément sa proie; des

(1) L'*Autourserie* est l'art d'élever et de dresser des Autours; celui qui en fait profession, se nomme *autoursier*: le faucon a de même donné son nom à la *fauconnerie*.

jambes fortes et musculeuses propres à la frapper et la renverser ; un bec et des ongles crochus et aigus, capables de la déchirer.

Comme cet oiseau ne trouve pas toujours du gibier, il est en état de soutenir une longue diète; il a la tête grosse, la langue large, épaisse, charnue, et assez semblable à celle de l'homme.

On trouve l'Autour dans les montagnes et dans les grandes forêts de la France et de l'Allemagne ; on le voit plus communément dans ce dernier pays, et principalement du côté du nord : il s'en trouve même aux environs de Paris : les meilleurs pour la chasse nous viennent de la Grèce.

L'Autour est farouche, sanguinaire : si on le laisse en liberté avec des faucons, par exemple, il les égorge tous les uns après les autres ; difficile à priver, il n'épargne pas même sa compagne,

il la bat et quelquefois la tue. L'avidité du carnage l'aveugle: on le voit fondre de côté sur la timide colombe, au milieu des filets; il ne s'aperçoit de sa captivité que lorsqu'il a satisfait son appétit vorace; il égorge et plume proprement les oiseaux qui ont le malheur de tomber sous ses griffes; mais il préfère la chair des mulots et des souris, qu'il avale tout vivans, et dont il rend les peaux roulées en les vomissant.

La femelle de l'Autour est mieux faite, plus forte et plus courageuse que le mâle, ce qui a donné lieu à l'expression proverbiale, *un mariage d'Epervier*, qui signifie que la femme est plus habile et plus agissante que le mari. Elle fait son nid sur les plus grands arbres; elle y pond quatre à cinq œufs d'un blanc bleuâtre, mêlé d'un peu de rouge.

Le cri de cet oiseau est fort rauque,

et devient aigu en finissant; il est d'autant plus désagréable, qu'il le répète souvent : il marque aussi une inquiétude naturelle dès qu'on l'approche, et semble s'effaroucher de tout, en sorte qu'on ne peut passer devant sa cage sans le voir s'agiter violemment, et l'entendre jeter des cris.

LE GERFAUT.

Le Gerfaut est de la grosseur de l'Autour; il en diffère en ce que ses ailes sont presque aussi longues que sa queue : l'Autour, au contraire, les a beaucoup plus courtes; son plumage est brun sur toutes les parties supérieures du corps; blanc, tacheté de brun sur toutes les parties inférieures, la queue grise, coupée transversalement par des lignes bru-

nes : il en existe aussi de blancs dans les mêmes pays.

Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, en Norwège, en Russie, en Prusse, et généralement dans les pays froids : on n'en voit point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. On les prend par le moyen d'oiseaux enfermés dans des cages, et dressés à cet effet; les cages mises en plain champ, ces oiseaux lorsqu'ils aperçoivent le Gerfaut dans les plus hautes regions de l'air, font un cri ; des chasseurs, cachés dans une cabane faite de branches d'arbre, lâchent un pigeon qu'ils retiennent avec une ficelle : le Gerfaud fond sur cette proie ; les chasseurs l'enveloppent dans un filet, le prennent et le mettent dans une cage couverte d'étoffe, pour le tenir molement, autrement il se casserait la tête.

Pour le conserver en vie, il faut éviter de le tenir dans un lieu humide, car il est sujet à la goutte; indépendamment de ce que la cage est garnie d'étoffe par dessus, on a coutume de lui donner au fond un lit de gazon; on le nourrit de chair de bœuf ou de mouton; quand on le transporte, il exige beaucoup de soins; quoique éloigné de son pays natal, il ne perd rien de sa force, de son courage et de son activité.

Le Gerfaut, après l'aigle, est l'oiseau qui a le plus de fierté, de hardiesse et de force; aussi triomphe-t-il du héron, du milan, de la cicogne, de la grue, et de tout le gros gibier : il tue les lièvres en se laissant tomber d'aplomb dessus; il est le plus estimé de tous ceux de la fauconnerie; aussi est-il le plus cher.

Du duvet de cet oiseau on tire de l'*édredon*, comme du cygne et de l'oie;

on en fait des couvre-pieds très-légers et très-chauds, dont notre mollesse s'accommode fort bien.

LE LANIER.

Le Lanier mâle se nomme *Laneret*, et la femelle garde le nom générique : cet oiseau tire son nom de sa cruauté à déchirer les oiseaux ; il semble, en effet, y prendre une sorte de plaisir : il est très-aisé à reconnaître sans s'y méprendre, car il a le bec et les pieds bleus, et une tache noire près les oreilles, les plumes de devant mêlées de noir sur un fond blanc, avec des taches sur la longueur ; il est de la grosseur de l'autour : quand il étend ses aîles, et qu'on le regarde par dessous, les taches paraissent différentes de celles des autres

oiseaux de proie, car elles sont rondes comme de petits *centimes* ; son cou est court et assez gros, aussi bien que son bec.

Cet oiseau est devenu très-rare en France, en Allemagne et généralement en Europe. Des naturalistes anciens prétendent cependant que cette espèce est originaire de France : on ne sait comment elle y est devenue si rare, que l'on n'en trouve plus du tout ; il paraît maintenant confiné dans les régions septentrionales de l'Europe.

Le Lanier est un des oiseaux le plus recherché par les fauconniers ; il se dresse aisément à toutes sortes de chasses ; il est également bon pour le vol de la grue et du lièvre etc. ; il est aussi plus facile à nourrir, car il mange de grosses viandes.

LE SACRE.

Le Sacre a, comme le Lanier, le bec et les pieds bleus, tous deux sont également rares; ce dernier cependant diffère du lanier par la couleur de sa robe, qui est trousse foncée, d'un brun pâle, en outre il est un peu plus petit : on le trouve en Russie, en Tartarie et vers la mer noire. Le mâle se nomme *Sacret*, on le gouverne aisément; les fauconniers l'estiment assez, mais il faut qu'il soit échauffé pour qu'il chasse les grues et autres gros oiseaux, car il est naturellement timide et froid.

LE FAUCON.

Le Faucon tire son nom de la conformation de ses ongles, qui ressemblent à une faulx ; selon d'autres auteurs, parce que sa manière de voler a quelque rapport avec cet instrument d'agriculture.

Cet oiseau, le plus noble de son espèce, et de qui la *fauconnerie* tire son nom, se trouve dans tous les climats de l'un et l'autre continent, principalement en Islande, dans les îles de Rhodes, de Chypre, de Malte et dans plusieurs départemens de France. En général il a l'œil vif, la contenance fière et assurée, le vol rapide et élevé, se tient sur les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, d'où il se jette perpendiculai-

rement sur sa proie : presque jamais il n'approche de terre.

Les Faucons poursuivent le milan, lui font lâcher le gibier qu'il peut avoir, s'en emparent, dédaignent de le combattre, et le chassent honteusement ; les faisans sont pour eux un mêts friand : ils ont la tête ronde, le bec court et les jambes de même, les doigts des pieds nerveux ; ils sont armés de fortes griffes ; leur plumage est brun, tacheté, et cette couleur est plus foncée dans les jeunes que dans les vieux.

On donne aux jeunes le nom de *Faucons saurs* ou *sors*, qui signifie brun, comme on dit un *hareng sor*, ou bruni à la fumée ; quand ils ont trois ans ils blanchissent, alors on les nomme *Hagards*. Le roi du Danemarck a coutume de faire partir tous les ans plusieurs de ses plus habiles fauconniers en Islande, pour choisir et apporter dans ses Etats

le plus de Faucons qu'ils peuvent, soit pour sa propre fauconnerie, soit pour faire des présens dans les cours étrangères. Le grand-maître de Malte avait coutume autrefois de faire présenter tous les ans, par un des chevaliers de la nation, à nos rois de France, douze de ces oiseaux : ce présent nous coûtait trois mille francs. La manière de les prendre est la même que nous avons indiquée pour le Gerfaut.

L'homme, toujours industrieux pour ses besoins ou ses plaisirs, a fait tourner à son profit la voracité des oiseaux de proie, naturellement chasseurs. La chasse du vol est devenue le plaisir des princes et des riches, depuis que la témérité, l'adresse et la patience ont rendu souple le naturel indocile et carnassier des Faucons.

La jeunesse, pour qui cet abrégé est principalement fait, sera sans doute

curieuse de connaître la manière dont on dressait, pour la chasse, ces sortes d'oiseaux : voici comment on s'y prenait.

Les Faucons à dresser sont de deux sortes. Ou on les a pris au nid, ou on les a pris dans des filets. Ceux pris au nid, s'appellent *Niais* ou *Béjaunes*; ils sont les plus aisés à dresser : les autres reçoivent le nom d'*Hagards*, ceux-ci sont très-difficiles à apprivoiser. S'ils sont trop farouches, on commence par les affamer, et pour qu'ils le soient davantage, on leur fait manger des pelotons de filasse imbibée dans de l'eau de rhubarbe, pour leur nétoyer l'estomac et augmenter leur appétit. Enfin, on les empêche de dormir pendant plusieurs jours et plusieurs nuits : s'ils continuent à être méchans, on leur plonge la tête dans l'eau; enfin on commence à leur donner à manger. Se voyant bien traité, l'oiseau se familia-

rise, et le fauconnier en fait tout ce qu'il veut.

Le principal soin du fauconnier est d'accoutumer l'oiseau de proie à se tenir sur le poing, à partir quand il le jette, à connaître sa voix, ou tel autre signe qu'il peut lui donner, et à revenir à son ordre. Pour amener l'oiseau à ce point, il faut se servir de ce qu'on appelle le *leurre*.

Le *leurre* est un morceau d'étoffe ou de bois habillé de plumes ou de poils, suivant l'espèce d'oiseau ou de quadrupède à la chasse duquel on veut dresser le Faucon; on cache dedans du sucre, ou de la chair de poulet, ou de la canelle, pour afriander l'oiseau dans les commencemens de l'exercice. Le Faucon est tenu par une ficelle qui a plusieurs toises de longueur; on le lâche, on le laisse errer. Pour le faire revenir, on lui jette le leurre, la vue d'une nourriture

qu'il aime, jointe au cri que fait le fauconnier, le ramène bien vîte. Dans la suite, la voix seule suffit.

Quand il a été bien exercé, on essaie l'oiseau en plaine campagne, on lui attache des grelots aux pieds, pour être plutôt instruit de ses mouvemens; on le tient toujours *chaperonné*, c'est-à-dire, la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux, afin qu'il ne voye que ce qu'on veut lui montrer, et sitôt qu'on aperçoit le gibier que l'on cherche, le fauconnier déchaperonne l'oiseau, et le jette en l'air. C'est alors une chose divertissante que de le voir ramer, planer, monter et s'élever par degrés et à reprises jusqu'à le perdre de vue dans la région des airs. Il étudie de sa hauteur les mouvemens de sa proie, pour lui donner le temps de se rassurer; puis tout-à-coup il fond dessus comme un trait, et la rapporte à son maître. On ne manque pas,

sur-tout dans les commencemens, quand il est remonté sur le poing, de lui donner le gésier et les entrailles de la proie qu'il a apportée; ces récompenses et les caresses du fauconnier animent l'oiseau à bien faire, et à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir, ce qui arrive quelquefois: c'est-là ce que l'on appelle la chasse au vol.

A l'égard de la chasse au poil, c'est-à-dire, au Lièvre, au Chevreuil, et autres quadrupède, elle est à-peu-près la même. Le Faucon (c'est la femelle, comme étant la plus forte, que l'on dresse pour cette sorte de chasse) ayant été exercé sur un leurre couvert de poils, représentant l'animal sur lequel on veut exercer le Faucon; ce leurre, au lieu d'être plein de nouriture, n'en contient que dans les yeux; le Faucon, que l'on laisse jeûner, ne manque pas de trouver sa nourriture où on l'a placée, il se jette

dessus. Pendant ce temps, on agite le leurre, afin d'accoutumer le Faucon à se cramponner sur la tête de l'animal en représentation. Ainsi exercé, on le mène à la chasse, il ne manque pas de fondre sur la première bête qu'il aperçoit, et de se planter d'abord sur sa tête, pour lui becqueter les yeux; il l'arrête par ce moyen, et donne ainsi au chasseur le temps de venir et de le tuer sans risque, pendant qu'elle est plus occupée de l'oiseau que du chasseur.

Les Faucons, ainsi que la plupart des oiseaux de proie, sont sujets à deux maladies, que l'on nomme le *crac* et la *craie* : on n'en connaît pas la cause; mais pour les guérir, il ne faut que les purger.

Quoiqu'on ait beaucoup de Faucons privés, on n'a pu cependant, jusqu'à présent, en faire multiplier l'espèce; on a dompté à la vérité le naturel féroce

de ces oiseaux par la force de l'art, et par des privations, mais ils servent par nécessité sans aucun attachement ; ils demeurent esclaves sans devenir domestiques : l'individu seul est captif, l'espèce est toujours libre.

Les femelles font leur nid à l'exposition du midi, dans des trous de rochers les plus escarpées des plus hautes montagnes : elles y pondent, dès la fin de l'hiver, quatre œufs qui sont blancs mêlés de taches brunes. Dès que les jeunes Faucons sont assez forts pour voler, le père et la mère les emmènent, les attirent au loin par leurs cris perçans et continuels, cherchent à les dépayser et à leur faire perdre de vue le lieu natal, s'éloignent et ensuite s'échappent à tire-d'ailes.

Les naturalistes ont distingué une infinité d'espèces de faucons ; mais Buffon, après les avoir soigneusement exami-

nées, pense qu'il n'y en a que deux espèces bien distinctes et bien réelles, savoir, l'espèce qui est naturelle à notre climat, et se multiplie dans nos hautes montagnes; et l'autre qui ne fait qu'y passer, et qu'on doit regarder comme étrangère; tous les autres ne paraissent être des variétés que par leurs différens plumages et leurs différentes grosseurs, suivant leur âge ou les pays d'où ils viennent.

En Perse on est très-curieux de l'éducation des Faucons: les Japonais en entretiennent une grande quantité, plus par faste que pour l'utilité de la chasse.

LE HOBEREAU.

Si le Hobereau est plus petit que le faucon, il a aussi moins de courage; il se contente pour sa chasse des oiseaux les

plus faibles, comme cailles, alouettes ; mais si le courage lui manque, il a l'art d'employer la ruse et l'industrie. Aussitôt qu'il apperçoit un chasseur avec son chien, il les suit ou plane au-dessus de leur tête, et tâche de saisir les petits oiseaux qu'ils font lever devant eux ; le bruit des armes à feu ne paraît point l'effrayer ; il s'approche de si près pour saisir un oiseau que le chasseur a manqué d'un premier coup, que souvent il devient victime de son imprudence, le chasseur irrité précipitant du même coup le ravisseur et sa proie.

Les plumes de ce petit oiseau de fauconnerie sont d'un plus beau noir dans sa première année que dans les années suivantes ; il a la gorge et le dessous du cou blancs, la poitrine et le dessous du ventre blancs aussi, avec des taches longitudinales brunes, sa queue est blanchâtre par dessous, traversée de brun,

le bas du ventre et les cuisses sont garnies de plumes d'un roux vif.

Le Hobereau se trouve en France, en Allemagne et autres pays du nord; il fréquente les plaines voisines des bois et surtout celles où les alouettes abondent, il en détruit en très-grand nombre, et elles connaissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, et qu'elles se précipitent du haut des airs pour se cacher sous l'herbe et dans les buissons.

La femelle, plus grosse que le mâle, fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts : elle pond trois ou quatre œufs d'un blanc sale, moucheté de brun et de noir.

LA CRESSERELLE.

La Cresserelle est un oiseau assez joli, il a l'œil vif et la vue perçante, le vol aisé et soutenu; il est courageux; on le dresse assez aisément pour la fauconnerie: il existe une lègère différence entre le mâle et la femelle; celle-ci a la tête rousse, celle du mâle au contraire est grise.

On trouve la Cresserelle dans toute l'Europe, elle est la plus commune de tous les oiseaux de proie que nous ayons en France; il s'en rencontre beaucoup dans les bois des département de la Côte-d'Or et de l'Yonne; elle fréquente aussi les anciens châteaux et les tours abandonnées: le matin et le soir on la voit voler autour de ces vieux bâtimens; un cri précipité et douloureux, qu'elle ne

cesse de faire entendre, effraie tous les petits oiseaux sur lesquels elle fond comme une flèche, et qu'elle saisit avec ses serres : si par hasard elle les manque du premier coup, elle les poursuit hardiment jusques dans les maisons.

Lorsqu'elle a saisi et emporté un oiseau, elle le tue et le plume très-proprement avant de le manger ; si elle peut attraper des souris et des mulots, elle les avale tous entiers ; elle digère tout, excepté la peau qu'elle vomit, roulée comme une petite pelote.

La femelle, ne trouvant pas de trous de muraille ou de creux d'arbre pour y déposer ses œufs, s'empare, ou des nids abandonnés, ou s'en construit un sur les arbres élevés des forêts : ce nid paraît très-négligé, il est composé de petits morceaux de bois et de racines ; elle y pond jusqu'à sept œufs, tachetés de couleur rougeâtre aux extrémités ;

elle les couve assidûment : lorsque les petits sont éclos, elle les nourrit d'abord d'insectes, ensuite de chair d'oiseaux, de mulots, de souris, dont elle a la précaution d'ôter les os : pendant les premiers mois ces petits sont d'un très-beau blanc, après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres et brunes en peu de jours.

L'ÉMÉRILLON.

L'Émérillon est un des plus petits oiseaux de proie que nous ayons ; il n'est que passager : sa tête et le dessus de son corps sont bigarés et de même couleur que le faucon, le bec et les serres noirs ; il a le tour du bec, celui des yeux, les jambes et les pattes fort jaunes.

Cet oiseau est vif, hardi et toujours en action, il surpasse tous les autres par sa

légèreté et sa vîtesse : c'est un plaisir de voir son courage à la poursuite des oiseaux qu'il attaque pour en faire sa proie ; il tue les perdrix en les frappant de son bec sur la tête, sur le cou où dans l'estomac, son coup est donné en un instant, et ne le manque jamais : c'est le seul des oiseaux de proie dont on ait peine à distinguer le mâle de la femelle, étant tous deux de la même grosseur.

LE ROCHIER.

Le Rochier tire son nom de l'endroit où il fait sa retraite et son nid, c'est-à-dire, dans les rochers ; quelques auteurs le nomment *Faucon de roche* : il ressemble en tout à l'émérillon dont nous venons de parler, et paraît être de la même espèce ou du moins d'une espèce très-

voisine, ayant la même taille et le même naturel.

LE DUC.

Après avoir parlé des oiseaux de proie qui chassent le jour, il nous reste à décrire ceux de nuit, qui en font la suite nécessaire. Ces oiseaux ont les yeux d'une sensibilité si grande, qu'ils paraissent être éblouis par la clarté du jour, et entiérement offusqués par les rayons du soleil; il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore ou du crépuscule; c'est alors qu'ils sortent de leur retraite pour chasser, et ils font cette chasse avec d'autant plus d'avantage, qu'ils trouvent dans ce temps les autres oiseaux et les petits animaux endormis.

Les nuits où la lune brille sont pour eux

les plus beaux jours, les jours d'abondance pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite : ils n'ont guère qu'une heure le soir et une heure le matin pour chercher leur subsistance ; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux, qui s'exerce si parfaitement à une faible lumière, puisse se passer de toute lumière, et qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde : dès que la nuit est bien close ils cessent de voir comme tous les autres animaux. Le premier de tous ces oiseaux est, sans contredire, le Duc.

La fable a donné pour attribut à Jupiter, l'aigle, comme étant le roi des oiseaux; on a dédié, par la même raison à Junon, le Duc, comme étant le plus beau et plus noble des oiseaux de nuit.

Le Duc, dont nous entendons parler ici, est le *Grand-Duc*. Cet oiseau paraît,

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

1 le Chat-huant, 2 le Martinet noir,
3 l'Hirondelle de cheminée.

Delignon sculp.

au premier coup-d'œil, aussi gros, aussi fort que l'aigle commun; cependant il est réellement plus petit : il a les jambes, le corps et la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues.

On distingue aisément le Duc à sa grosse figure, à son énorme tête, à ses larges oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, à son bec court, noir et crochu, à ses grands yeux fixes et transparens, à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée, à sa face entourée de petites plumes blanches qui ressemblent à des poils, à ses ongles noirs, très-forts et très-crochus, à son cou très-court, à son plumage d'un roux brun, taché de noir et de jaune sur le dos, et de jaune seulement sur le ventre, à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles; enfin, à un cri ef-

frayant qu'il fait retentir dans le silence de la nuit.

Cet oiseau n'habite que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes ; il descend rarement dans les plaines et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les grands bâtimens écartés, comme vieilles églises et vieux châteaux.

Lorsqu'il a des petits à nourrir, il a beaucoup plus d'ardeur à la chasse ; son nid alors regorge de provisions, les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris, les chauves-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles ; tout ce qu'il peut attraper, il le porte à son nid qui est assez vaste et composé de petites branches de bois sec, entrelacées de racines souples, et garni de feuilles et de mousse en dedans.

On ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois ; la

couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau ; ils sont plus gros que ceux d'une poule : les petits sont très-voraces.

L'espèce des Grands-Ducs n'est pas très-nombreuse en France ; on la trouve répandue dans presque tous les pays du nord et du midi. Ces oiseaux se battent avec les buses, et se rendent ordinairement maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent. Ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit, car ils sortent de meilleure heure le soir, et rentrent plus tard le matin. Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux du haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule ; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances dans les autres heures du jour.

LE HIBOU.

Le Hibou se nomme aussi le *Moyen-Duc*; il a, comme celui dont nous venons de parler ci-dessus, les oreilles fort ouvertes, surmontées d'une aigrette composée de six plumes, tournées en avant, mais plus courtes que celles du Grand-Duc, puisqu'il est d'une taille inférieure. Il a le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes rayé de gris, de brun et de roux. La poitrine et le ventre sont roux, avec des bandes brunes, irrégulières et étroites : le bec est court et noirâtre, les yeux sont d'un beau jaune, les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont très-aigus, très-tranchans et d'un brun noirâtre.

On trouve le Hibou assez communément dans nos climats, ainsi qu'en Italie.

Il y reste toute l'année, différent en cela du Grand-Duc, que l'on trouve rarement en hiver; celui-ci, au contraire, se rencontre plus communément dans cette saison. Il habite ordinairement les vieux bâtimens, dans les cavernes des rochers, dans les creux des vieux arbres; il se retourne sur le dos, et se défend des griffes et du bec, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Les Hibous s'emparent ordinairement des nids étrangers, pour y déposer leurs œufs; ce sont principalement les nids des pies, qui tous les ans s'en construisent un nouveau. Ils pondent quatre ou cinq œufs, et leurs petits, qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

LE SCOPS.

Le Scops est aussi connu sous le nom de *Petit-Duc* ; c'est le plus petit de tous les oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au-dessus de la tête, et il est aisé à distinguer des deux autres, d'abord par la petitesse même de son corps ; il n'est pas plus gros qu'un merle ; ensuite par son aigrette, qui n'est composée que d'une seule petite plume.

Le plumage de cet oiseau est joliment varié de gris, de roux, de brun et de noir ; ses jambes sont couvertes, jusqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris roussâtre, mêlé de taches brunes ; il ne peut supporter le froid. Les petits-Ducs se réunissent en troupe en automne et au printemps, pour passer dans d'autres climats ; on les voit partir après les hirondelles, et revenir vers le même temps.

Ils font leur retraite habituelle sur les terrains élevés, et de préférence dans les endroits où les mulots se sont multipliés. Ils aiment cette chasse et détruisent une infinité de ces animaux nuisibles, dont la multiplicité est un véritable fléau pour les campagnes.

LA HULOTTE.

La Hulotte, à qui Buffon dit que l'on peut donner le nom de *Chouette noire*, et que les Grecs nommaient *Corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les Chouettes. Elle a la tête très-grosse, bien arrondie et sans aigrette, la face enfoncée et comme enclavée dans les plumes, les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres, le fond des yeux couleur noirâtre, le bec d'un blanc jaunâtre, le dessous du corps couleur de gris de

fer, marqué de taches noires et blanches, le dessus du corps est blanc, croisé de bandes noires, les jambes couvertes jusqu'à l'origine des doigts de plumes blanches tachetées de points noirs.

La Hulotte vole légérement, toujours de côté et sans faire de bruit : son cri ressemble au hurlement du Loup. Lorsqu'il gèle, ce cri est si terrible, qu'il fait peur aux femmes et aux enfans.

Cet oiseau se tient pendant l'été dans les bois, toujours niché dans les arbres creux ; quelquefois il s'approche, en hiver, de nos habitations. Il chasse et prend les petits oiseaux, de préférence les mulots et les campagnols ; il les avale tout entiers. Lorsqu'il ne trouve rien dans la campagne, il vient dans les granges pour y chercher des souris et des rats. Comme le hibou ou moyen-duc, il pond ses œufs dans des nids étrangers : ces œufs sont ordinairement

au nombre de quatre, d'un gris sale, et presque aussi gros que ceux d'une petite poule.

LE CHAT HUANT.

Le Chat-Huant est un peu plus petit que la hulotte; il en diffère en ce qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage plus beau et plus varié, et a un autre cri; celui de la hulotte est *hou hou*; celui du Chat-Huant est *ho hó*, *ho hó*; l'un semble *houler* ou hurler, l'autre *hôler* ou huer.

A entendre dormir le Chat-Huant, on le prendrait pour un homme qui ronfle; il dort toujours debout, le bec caché dans ses plumes; lorsqu'il se réveille, ce qui est ordinairement la nuit, il prend son vol de travers ou en se culbutant, et en poussant ses cris

lugubres : il attrape les petits oiseaux endormis sur les arbres, et saisit avec autant de prestesse qu'un chat, les rats et les souris.

Le Chat-Huant est très-commun en France ; il se loge dans les vieilles masures, dans les trous profonds des tours et des clochers ; c'est pourquoi on l'appelle vulgairement *Hibou d'église* ou *de clocher*. Il est si paresseux, qu'il ne se donne pas la peine, ni de chercher des nids abandonnés, ni d'en faire, il pond où il se trouve, même sur une pierre nue. Ses œufs sont au nombre de quatre ou cinq, ils sont oblongs. On trouve dans son trou des espèces de pelottes qui ne sont que le résidu de ses aliments. Tout lui paraît bon ; il est très-vorace, d'où il arrive que presque jamais il ne digère qu'à demi.

L'EFFRAIE.

L'Effraie, que l'on nomme indistinctement *la Fresaie* ou *Chouette des clochers*, tire son nom de ses cris lugubres et âcres, qui effraient les femmes, les petits enfans, et généralement les gens simples et superstitieux, qui ne manquent pas de tirer de sa voix entrecoupée, qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit, les augures les plus sinistres. Si une personne est malade dans une maison, ceux qui l'entourent et qui entendent l'Effraie, sont dans des transes pour le malade, qui souvent en revient; enfin, c'est pour eux un oiseau funèbre, c'est le messager de la mort. Pauvres esprits, petits esprits, rassurez-vous, cet oiseau n'est pas d'un plus mauvais augure que les autres : s'il

annonce la mort, ce n'est qu'aux victimes qu'il cherche à immoler, c'est sa nourriture : les revenans, les sorciers n'ont pas plus de fondement ; toutes ces peurs paniques n'existent que dans vos têtes.

L'Effraie est d'un très-beau plumage, elle est à peu près de la grosseur du Chat - Huant ; elle a le dessus du corps jaune mêlé de gris et de brun, et taché de points blancs, le dessous du corps blanc, mélangé de points noirs ; les yeux environnés très-réguliérement de plumes blanches et fines ; le bec blanc, excepté le bout du crochet qui est brun ; les pieds couverts d'un duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirâtres. Cet oiseau pris au filet, ne vit que dix à douze jours enfermé ; il refuse toute nourriture et meurt d'inanition : on peut conclure de ce fait qu'il peut être plusieurs jours sans manger.

L'Effraie a deux sortes de cris, l'un qui ressemble à un soufflement *chen, chè, chiou* ; l'autre est un grincement *crei, grei*, c'est ce dernier sur-tout qui fait trembler les gens de la campagne. L'espèce de ces oiseaux est nombreuse, et par-tout très-commune en Europe.

Comme le chat-huant, la Fresaie dépose ses œufs à nud dans des trous de murailles, ou sur des solives, sous les combles, et aussi dans des creux d'arbres ; elle n'y met ni herbes, ni racines, ni paille, ni plumes pour les recevoir ; elle pond, dès la fin de mars ou au commencement d'avril, cinq à six œufs de couleur blanchâtre ; ses petits sont tout blancs dans le premier âge, et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras et bien nourris.

Lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq à six dans le

même trou, ou cachées dans les fourrages; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré et leur nourriture, qui est aussi abondante dans ces lieux, parce que les souris y sont en plus grand nombre.

LA CHOUETTE.

La Chouette n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie, elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers; on peut l'appeler indistinctement la *Chouette des rochers* ou la *grande Chevéche*; il semble qu'elle préfère les pays de montagnes et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires. La couleur de ses yeux est d'un très-beau jaune, environnée d'un grand cercle de petites plumes blanches; la Chouette des ro-

chers est en général plus brune, marquée de taches plus grandes que l'effraie; elle a aussi les pieds plus garnis de plumes et le bec tout brun, tandis que celui de l'effraie est blanchâtre, et n'a de brun que son extrémité.

La Chouette ne fait poit de nid, ne pond que trois œufs tous blancs, parfaitement ronds et gros comme ceux d'un ramier. Cet oiseau est très-commun en Europe et sur-tout dans les pays de montagnes.

LA CHEVÊCHE.

La Chevêche proprement dite, ou la petite Chouette, est de la grosseur du scops, ou petit-duc; elle a l'iris des yeux d'un jaune pâle, le bec brun à sa base et jaune vers le bout; elle est assez régulièrement tachetée de blanc sur les ailes

et sur le corps, dont le plumage est brun. Sa voix, quand elle est posée, ressemble à celle d'un homme qui crierait, *aime* ou *héme*.

Au sujet de ce cri, Buffon raconte qu'un jour étant à sa terre de Montbard, une Chevêche vint se poser sur sa fenêtre, vers les trois heures du matin, qu'elle l'éveilla par son cri de *héme*, et que comme il l'écoutait attentivement, il entendit un de ses domestiques qui, trompé par ce cri, s'imagina véritablement qu'on l'appelait, et demanda *qui est-tu là-bas ? je ne m'appelle pas Edme, mais Pierre.*

Cet oiseau se tient rarement dans les bois; son domicile ordinaire est, comme la chouette, dans les masures écartées, dans les carrières, dans les ruines d'anciens édifices abandonnés.

La Chevêche, à raison de son plumage et de sa forme, est classée dans

le genre des Chouettes ; cependant elle voit beaucoup mieux le jour que les autres oiseaux de nuit ; elle chasse les hirondelles et autres petits oiseaux ; elle réussit encore mieux à prendre les souris, qu'elle ne peut avaler, mais qu'elle déchire avec le bec et les griffes ; elle plume aussi très-proprement les petits oiseaux avant de les manger ; elle pond cinq œufs qui sont tachetés de blanc et de jaunâtre.

L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.

On distingue plusieurs espèces d'Hirondelles ; la première et la plus connue est l'*Hirondelle de cheminée* ou *domestique ;* elle a le bec court, noir et fort large près de la tête, l'ouverture est très-ample, sa langue est fendue en deux, ses yeux sont grands, ses pieds

courts et noirâtres ; son plumage est d'une fort belle couleur, bleu foncé rougeâtre ; elle a une tache rougeâtre sous le menton ; sa poitrine et son ventre sont blanchâtres, mêlés d'un peu de roux; sa queue est fourchue.

L'Hirondelle de cheminée ne s'apprivoise point ; si on la met en cage ou dans une volière, elle refuse toute nourriture et se laisse mourir : son gazouillement assez agréable, c'est de très-grand matin, dans les plus beaux jours, qu'elle le fait entendre, mais ce chant devient ennuyeux par sa monotonie : son vol est rapide et tortueux ; s'il est bas, et qu'il rase la terre et l'eau, c'est un signe infaillible de pluie, l'Hirondelle étant attirée par les insectes que le temps bas fait descendre près de la terre ou de l'eau : tout en volant elle saisit les mouches, moucherons et autres insectes qu'elle trouve sur son passage.

Cet oiseau se repose rarement, il marche peu et mal, fait son nid dans le haut des cheminées ; la construction de ce nid est admirable, il est composé de foin, de paille, qu'il maçonne avec de la terre détrempée, il est arrondi, uni intérieurement, et garni de plumes ; la femelle y dépose ses œufs, les couve et élève ses petits ; elle fait deux couvées par an : si on touche au nid, le père et la mère poussent des cris pour appeler les autres Hirondelles.

Les Hirondelles ne se voient en France qu'au printemps et en été, en automne on les voit se disposer au voyage ; elles s'assemblent le long des murs des grands bâtimens, ou sur le bord des étangs, ou sur les échalas des vignes : pendant plusieurs jours elles semblent s'essayer au voyage à entreprendre ; enfin, probablement quand toute la société est réunie, le signal est donné, et dès le

grand matin, par le plus beau jour, elles prennent leur volée : c'est ordinairement à cette époque que l'on voit arriver les carnards sauvages.

L'Hirondelle de fenêtre.

L'Hirondelle de fenêtre fait son nid aux fenêtres, au portes et aux voûtes des églises : son nid est à-peu-près fait comme celui de l'Hirondelle domestique; mais cependant il en diffère, en ce qu'il est d'une figure sphérique, et qu'elle n'y laisse qu'une petite entrée.

Cette Hirondelle a le dessus de la tête, du cou, du dos, comme la précédente, mais elle n'a point, pour l'ordinaire, de taches rouges ; cependant on en voit quelques-unes qui en ont, mais qui sont plus petites ; elle est blanche par dessous jusqu'aux doigts de ses pieds, ses jambes

sont couvertes de plumes blanches, ainsi que son croupion.

LE MARTINET.

Le Martinet est une espèce d'Hirondelle qu'on aperçoit la dernière en France, et qui disparaît la première. Il plane et vole d'une vîtesse extrême, et c'est par nécessité, car de lui-même il ne se pose jamais à terre; lorsqu'il y tombe par accident, il ne peut se relever que très-difficilement, parce que ses pieds sont si courts, qu'il paraît être couché sur le ventre, et que dans cette situation, la longueur de ses ailes devient pour lui un embarras plutôt qu'un avantage. Il passe sa vie à s'agiter avec effort dans le vague de l'air; s'il s'arrête, ce n'est que pour se blottir dans son trou, où il se traîne en rampant; il y entre ordinaire-

ment de plein vol, et après avoir passé et repassé devant plus de cent fois : il y met tant de vîtesse, que souvent on le perd de vue sans savoir où il est allé.

Les Martinets, quoique semblables aux Hirondelles, ne font cependant aucune espèce de société avec elles. Nous avons dit ci-dessus que les Hirondelles ne se logent pas à une très-grande hauteur, les Martinets, au contraire, se logent dans les trous des clochers et des tours les plus élevés, quelquefois sous des arches de ponts; lorsqu'ils ont adopté un trou, ils y reviennent tous les ans. Leur nid est fait très-irréguliérement, il est composé d'une infinité de matériaux légers et doux, comme paille, mousse, plumes, etc. : la femelle y dépose communément cinq œufs blancs, pointus.

Ces oiseaux paraissent craindre la grande chaleur, car rarement on les voit

voler en plein midi, mais seulement le soir et le matin; en général ils n'ont point de ramage, mais seulement un cri aigu, qu'ils ne font entendre qu'en volant : ils passent pour avoir la vue très-perçante ; on les trouve dans les mêmes pays que les Hirondelles.

L'ENGOULEVENT.

L'Engoulevent est un oiseau à qui les naturalistes, tant anciens que modernes, ont donné différens noms, tels que ceux de *Tête-Chèvre*, *Crapaud volant*, *Chauche-branche*, *Grand-Merle*, *Corbeau de nuit* et *Hirondelle à queue carrée*. Nous adoptons celui d'Engoulevent, parce qu'il présente une idée plus juste de la nature, des propriétés et des habitudes de cet animal : en effet, lorsqu'il vole, il a perpétuellement le gosier ouvert

dans toute sa largeur, ce qui produit un bourdonnement sourd ; c'est ainsi qu'il semble *engouler* par aspiration tous les insectes qui se trouvent sur sa route, et dont il fait sa proie.

L'Engoulevent se nourrit en effet d'insectes, et sur-tout d'insectes de nuit ; car il ne prend son essor, et ne commence sa chasse qu'au coucher du soleil ou dans les temps nébuleux ; le grand jour l'éblouit : il n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les insectes qui y sont attirés, l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu, qui suffit pour retenir tout ce qui y est entré.

Cet oiseau a beaucoup de ressemblance avec l'Hirondelle, soit dans la conformation extérieure, soit dans les habitudes ; par exemple, dans ses pieds courts, dans son petit bec, suivi d'un large gosier, dans le choix de sa nourriture et dans la

manière de la prendre. Il est très-répandu, et cependant n'est commun nulle part ; il passe dans presque toutes les régions de notre continent ; on le voit aussi aux grandes Indes : il se tient sous les buissons, dans les jeunes taillis, ou bien autour des vignes, et semble préférer les terrains secs et pierreux.

La femelle se niche en voyageant, ne se donne pas la peine de construire un nid; un petit trou qui se trouve en terre, au pied d'un arbre ou d'un rocher, lui suffit ; elle y pond deux ou trois œufs rembrunis.

L'Engoulevent, lorsqu'il est posé, fait entendre un cri qui consiste dans un son plaintif, qu'il répète trois ou quatre fois de suite, et à-peu-près semblable au croassement du crapaud : la couleur de son plumage est variée de gris et de noirâtre, et un peu de roux sous le cou.

L'AUTRUCHE.

Cet oiseau habite les déserts de l'Afrique et l'Ethiopie ; on en trouve aussi dans l'Arabie et autres endroits de l'Asie. Il est le plus anciennement connu, puisque les auteurs les plus anciens en font mention : sa race s'est toujours trouvée dans les mêmes climats ; en sorte qu'elle est dans les oiseaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une espèce entiérement isolée, et distinguée de toutes les autres.

L'Autruche est d'une hauteur presque égale à celle d'un homme monté à cheval, aussi est-il le plus grand, le plus lourd et le plus massif de tous les oiseaux : elle est privée de la faculté de voler, parce que les plumes qui sortent de ses ailerons, comme celles de tout son

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE II" - NAPOLI

1. l'Autruche, 2. la Pie-grièche,
3. le Pic-vert.

Delignon sculp.

corps, sont effilées et décomposées, et par conséquent ne peuvent être réunies ensemble pour frapper l'air avec avantage : elle est donc attachée à la terre, tant par son excessive pesanteur, que par la conformation de ses ailes.

La tête de cet oiseau est menue, plate, presque chauve, avec le crâne mince et fragile; son bec est court, droit, aplati ; sa langue est petite, ses yeux, ombragés par des cils, sont d'une figure ovale; il a le cou et la tête garnis de poils blancs et brillans au lieu de plumes; comme le chameau, son cou est alongé, son dos élevé; son pied fourchu et de couleur grise, pose sur deux doigts armés d'un ongle aigu; ses cuisses sont fortes, charnues, et sans plumes jusqu'aux genoux, ainsi que le dessous des ailes; il marche sans bruit et fort vîte, ses ailes lui servant pour ainsi dire de voiles. On remarque à l'extrémité de

chaque aile, deux aiguillons : quelques naturalistes ont prétendu qu'ils lui servaient d'éperons pour s'aiguillonner dans ses courses ; mais d'autres, plus vraisemblablement, prétendent qu'ils lui servent à se défendre.

Les Autruches habitent, par préférence, les lieux les plus solitaires et les plus arides, où il ne pleut presque jamais, ce qui confirme le dire des Arabes, qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont souvent effrayé les voyageurs. Quoique habitantes du désert, elles ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait ; tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Il est des pays où on en nourrit en troupeaux ; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette

de soins ; la seule habitude de voir des hommes dont elles reçoivent la nourriture et des bons traitemens, suffit.

L'Autruche dévore indifféremment tout ce qu'on lui présente, cuir, herbe, pain, poil, et toute autre chose ; elle ne digère cependant point le fer ni les autres corps durs qu'elle avale, mais elle les rend en entier par l'anus. C'est donc mal à propos qu'on lui a donné la réputation de digérer le fer, le cuivre et les pierres ; comme elle est très-vorace, elle a besoin d'avaler quelque chose de dur, qui lui serve à broyer sa nourriture, mais souvent elle est victime de son avidité, principalement lorsqu'il lui arrive d'avaler du cuivre, qui se change en poison dans son estomac.

Les Autruches multiplient prodigieusement ; elles pondent de vingt à trente

œufs à la fois, gros comme la tète d'un enfant; la coque est marbrée d'un fond blanc sale, et si dure, qu'on en fait des vases, qui sont aussi utiles que ceux de porcelaines, et aussi beaux que l'ivoire: elles déposent leurs œufs dans le sable; elles ne les couvent que la nuit, parce que pendant le jour la chaleur du soleil leur suffit. On a vainement tenté en France de faire éclore de ces œufs par une chaleur artificielle.

Les seigneurs d'Afrique chassent avec passion les Autruches sauvages, mais après leur mue seulement, parce qu'alors leur plumage est dans toute sa beauté : lorsqu'elles sont sur le point d'être prises, et qu'elles ne trouvent aucun moyen d'échapper, leur dernière ressource est de cacher leur tête dans le sable, s'imaginant apparemment que dès qu'elles ne voient plus l'ennemi, l'ennemi ne peut de même les voir.

Les plumes du dos sont noires dans le mâle, brunes dans la femelle : par leur molesse, elles ressemblent à de la laine. Les pennes ou grosses plumes des ailes sont de la même couleur, mais très-blanches à la partie supérieure ; il en est de même de celles de la queue. Ces plumes sont très-recherchées par les plumassiers ; ils apprêtent les plus belles, les blanchissent et les teignent en diverses couleurs : on en relève le casque des héros de théâtre ; on en pare les bonnets et les chapeaux, on en décore le coin des dais et l'impériale des lits. Les plumes des mâles sont les plus estimées, parce qu'elles sont plus larges, mieux fournies, qu'elles ont le bout plus touffu, la soie plus fine, et parce que l'on peut leur donner telle couleur que l'on desire ; ce que l'on ne fait que très-difficilement, et même jamais bien, aux plumes des femelles.

Les plumes grises, que ces oiseaux ont ordinairement sous le ventre, sont appelées *petit gris* ; on peut les friser avec le couteau, et les employer à différentes garnitures. On en faisait autrefois des palatines, des manchons, des écrans. On tire ces plumes de Barbarie, d'Egypte, etc., par la voie de Marseille.

Le cou et la tête de l'Autruche sont garnis d'une espèce de duvet, ou plutôt de poils clair-semés au lieu de plumes : ce duvet est de deux sortes, l'un fin, qui entre dans la fabrique des chapeaux communs; l'autre gros, qui se file et sert dans les manufactures de lainage, pour faire les lisières des draps noirs les plus fins.

La chair d'Autruche est de difficile digestion ; ses œufs sont d'un goût à peu-près semblable à celui des œufs d'oies. Son cuir est si dur, si épais, qu'on en

peut faire des cuirasses et des boucliers, qui sont légers et de résistance.

Le Bey de Tunis a fait présent, en l'an 7, au gouvernement français, de deux Autruches, mâle et femelle : elles ont été mises à la ménagerie de Paris. Le mâle est mort au bout de quelques mois, la femelle vit encore ; elle a pondu un œuf qu'on n'a pu faire éclore.

LE CASOAR.

Le Casoar est, après l'Autruche, le plus grand et le plus massif de tous les oiseaux. Au premier coup d'œil il paraît d'un volume presque égal ; il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion, et la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd. Il habite le midi de la partie

orientale de l'Asie ; son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'Autruche. On le trouve dans les îles Moluques, dans celles de Java, de Sumatra et dans les parties correspondantes du continent; mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district, que l'Autruche l'est dans le sien. Enfin, tous deux semblent s'être partagé, sans se mêler, le climat brûlant de la zône torride.

Ce qui distingue le plus le Casoar et le rend remarquable, c'est une espèce de casque conique, noir par devant, et jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête. Ce casque est formé par le renflement des os du crâne, et approche beaucoup de la substance de la corne du bœuf.

La tête et le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, qui ressem-

blent à des poils noirs, et comme ils sont clair-semés, il y a des endroits de la peau qui paraissent à découvert ; elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet cendré sous la gorge, rouge par derrière en plusieurs places, et ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste par des espèces de rides dont le cou est sillonné.

Le Casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche et tout aussi inutiles pour le vol ; elles sont armées de piquans en plus grand nombre que ceux de l'autruche ; on a vu des Casoars en avoir jusqu'à sept : ces piquans sont courbés en arc et de longueurs différentes, dans la même disposition et la même proportion que nos cinq doigts de la main ; ils sont susceptibles de mouvemens, ils les redressent, ce sont leurs armes défensives ; leurs plumes, pour la plupart, sont doubles, chaque tuyau donnant or-

dinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues.

Le Casoar, vu de loin, semble être un animal velu et du même poil que l'ours ou le sanglier; ses cuisses et ses jambes sont revêtues de plumes jusqu'auprès du genou, d'un gris cendré, ses pieds, qui sont très-gros et très-nerveux, ont trois doigts dirigés en avant : quand cet animal est attaqué, il se défend avec ses pieds; suivant les uns, il rue comme le cheval; suivant d'autres, il s'avance en avant contre celui qui l'attaque, et le frappe à la poitrine. Les ongles de cet oiseau sont très-durs, noirs au dehors et blancs en dedans; son allure est bizarre, il semble qu'il rue du derrière, faisant en même temps un demi-saut en avant : mais malgré la mauvaise grace de sa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur.

Le Casoar a la langue dentelée sur

les bords, et si courte qu'il ne paraît pas en avoir ; il est aussi vorace que l'autruche, il avale tout ce qu'on lui jette, et tout entier ; il digère facilement, car on a remarqué qu'il rendait quelquefois les morceaux tels qu'il les a avalés.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre tirant sur le verdâtre, moins gros et plus alongés que ceux de l'autruche, et semés de prééminences d'un vert foncé, la coque n'en est pas très-épaisse.

Le premier Casoar que l'on ait vu en Europe, a été amené des Indes par les Hollandais en 1597 ; en 1671, on en vit un second à Versailles, qui a vécu 4 ans dans la ménagerie ; enfin, il en existe maintenant un dans la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris ; il paraît assez doux, et tout à fait accoutumé à sa captivité.

LE DRONTE.

Le Dronte paraît propre et particulier aux îles de France et de Bourbon : les premiers voyageurs qui l'ont apperçu, l'ont appelé *oiseau de dégoût*, tant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair. Rien de plus extraordinaire que la tête de cet oiseau; cette tête est portée sur un cou renfoncé et goîtreux, et consiste presque toute entière dans un bec énorme, où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, l'ouverture de ce bec se prolonge bien au-delà des yeux et presque jusqu'aux oreilles, chaque branche est concave dans le milieu, renflée par les deux bouts, et recourbée à la pointe en sens contraire, ressemblant à deux cuillers pointues : ajoutez à

cette difformité un bord de plumes qui suit le contour de la base du bec, s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face, en forme de capuchon, d'où lui est venu le nom de *Cygne encapuchonné.*

Le Dronte à sa physionomie stupide joint encore la pesanteur ; il a à peine la force de se traîner, on dirait qu'il est composé d'une matière brute ; il a, comme l'autruche et le casoar, des ailes, mais il ne peut s'en servir, ni pour voler ni même pour courir ; ses plumes sont en général fort douces et de couleur gris foncé sur toute la partie supérieure et au bas des jambes, et plus clair sur l'estomac et tout le dessous du corps, les pieds et les doigts sont jaunes, sa queue est disproportionnée et hors de sa place.

LE SOLITAIRE.

Le Solitaire, que l'on nomme aussi l'*oiseau de Nazare* ou *de Nazareth*, ressemble beaucoup au dronte, et se range dans le même genre; il n'en a pas cependant la difformité, mais il en a l'allure lente et paresseuse: on l'a nommé *oiseau de Nazareth* par corruption, parce que le premier que l'on ait vu a été trouvé dans l'île de *Nazare*.

Le port de cet oiseau, de la grosseur d'un dindon, est noble, gracieux, sa taille élégante; le plumage du mâle est ordinairement mêlé de gris et de brun; celui de la femelle est d'une couleur changeante, tirant sur le jaune; elle a au-dessus du bec comme un bandeau, ses plumes se renflent sur la poitrine et représentent deux touffes blanches, assez

semblables, pour la forme, aux seins d'une femme ; elle est sans cesse occupée à les arranger, les lustrer, les polir avec son bec, et en cela elle est le vrai portrait d'une coquette.

Le Solitaire vit de grains. Plus timide que sauvage, il se laisse approcher ; mais jaloux de sa liberté, il ne la perd qu'en versant des larmes, et refuse opiniâtrement toute nourriture. Dans les bois il échappe facilement aux chasseurs par la ruse et par son adresse à se cacher ; dans les plaines on peut le forcer à la course ; ses ailes, dont il ne fait point usage pour le vol, lui servent de défenses ; il s'en sert aussi pour appeler sa femelle ; on le voit pirouetter, agiter ses ailes ; le bruit qu'il fait, imite celui de la cresserelle ; on l'entend d'assez loin.

La femelle ne pond qu'un œuf beaucoup plus gros que celui d'une oie ; elle

le dépose dans un lieu écarté, sur des feuilles de palmier qu'elle amoncelle. Le père et la mère partagent entre eux le soin de la couvée, éloignent tous les oiseaux, même ceux de leur espèce qui pourraient en approcher, et restent fidèlement attachés l'un à l'autre, même lorsque l'éducation de leur petit est faite. Depuis le mois de mars jusqu'à celui de septembre, qui sont les mois d'hiver dans ces contrées, on fait la chasse à ces oiseaux; ils sont alors très-gras, la chair des jeunes est d'un excellent goût.

LE PIC.

Le Pic tire son nom de l'habitude qu'il a de faire des trous avec son bec, qui est fort droit, et un peu anguleux; c'est dans ces trous qu'il a faits, qu'il

se retire, et qu'il trouve sa nourriture. Ses mouvemens sont brusques, il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche; il fuit toute société, même celle de son semblable.

De tous les oiseaux de la Nature, dit Buffon, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, et plus dure, puisqu'il ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces des arbres. Il paraît ne tirer sa subsistance uniquement que d'insectes, d'œufs de fourmis, de vers de bois; il a les muscles forts, les pieds armés d'ongles crochus et pointus, qui lui servent à monter le long des arbres; sa langue est longue, munie au bout d'un aiguillon osseux et dentelé, qui lui sert à piquer et à enlever la chenille et autres insectes.

Il y a beaucoup d'espèces de Pics; on les trouve répandues en Europe, dans

le nord de l'un et l'autre continent, ainsi que dans les régions chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

LE PIC-VERD ou PIVERD.

Cet oiseau que l'on nomme aussi *Pimart* ou *Pleu-Pleu*, est très-facile à connaître parmi les autres de son espèce, tant par sa grandeur que par sa couleur verte, dont il tire son nom : il a le haut de la tête rouge, tacheté de noir de chaque côté; la gorge, la poitrine et le ventre sont d'un verd pâle; le dos, le cou et une partie des ailes sont d'un verd plus foncé, le croupion est d'un jaune pâle, le dessous de la queue est rayé de lignes brunes, les pattes et les doigts de couleur de plomb.

Le Piverd fait la chasse aux insectes et fourmis, marche souvent à terre,

sonde avec son bec les arbres creux, fait un trou, y introduit son bec en sifflant, avance sa langue hérissée de petites pointes, et toujours gluantes à l'extrémité, fait ainsi sa proie des insectes qui se croyaient en sureté sous l'écorce des arbres.

Le bruit que fait cet oiseau, en frappant les arbres, est entendu d'assez loin; le trou qu'il y forme, est si parfait, qu'il semble avoir été fait avec le compas: c'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'il fait le plus souvent son nid; la femelle y pond ordinairement quatre, cinq ou six œufs verdâtres, mêlés de taches noires: sa chair n'est pas bonne à manger.

LE GRIMPEREAU.

Le Grimpereau ou *Pic-de-muraille* se trouve dans les départemens de l'Allier, du Puy-de-Dôme et du Cantal, (ci-devant l'Auvergne); on le nomme dans ce pays le *Ternier*. Autant les piverds aiment à monter le long des arbres, autant celui-ci se plaît à grimper le long des murailles et des rochers escarpés. Ses ailes sont marquées de rouge; sa queue, ainsi qu'une partie des ailes sont noires, c'est ce qui le fait appeler dans de certains pays *Pic-noir*. Son dos, son cou et sa tête sont de couleur cendrée; comme ses plumes sont un peu hérissées, il paraît plus gris qu'il ne l'est réellement : il est de la grosseur du merle.

La nourriture du Grimpereau consiste en mouches, en araignées, en chenilles, fourmis, etc. : il fait ses petits dans des trous de muraille.

LE PIC-VARIÉ.

Le Pic-varié, ou *Epeiche*, paraît le plus défiant de l'espèce des Pics; il se cache et se tient immobile, lorsqu'il entend quelque bruit. Il vient l'hiver, dans les jardins, chercher sur les écorces des arbres fruitiers, les œufs d'insectes : c'est avec bien des précautions, après avoir bien écouté, bien regardé autour de lui, qu'il s'arrête pour prendre sa nourriture.

Quand un chasseur le tire sur un arbre, il est rare qu'il le fasse tomber jusques à terre, parce qu'aussitôt qu'il se sent blessé, il a coutume de s'accrocher aux branches, de manière qu'il faut le tirer une seconde fois. Il se niche, comme les autres Pics, dans le trou d'un arbre : on l'appelle Pic-varié, parce que son plumage est plus varié que celui des autres oiseaux de son espèce.

LA PIE-GRIÈCHE.

La Pie-Grièche est à-peu-près de la grosseur d'une alouette; quoique petite, elle est néanmoins placée au rang des oiseaux de proie les plus intrépides. En effet, elle a leur courage, leur appétit pour la chair; elle combat les pies, les corneilles, les cresserelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle. Non-seulement elle combat pour se défendre; mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage : un milan, une buse, un corbeau s'approchent-ils par hasard de son nid, elle fond dessus, leur fait des blessures cruelles, et les chasse avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent, sans oser revenir : dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de la voir suc-

comber, quelquefois le combat finit par la chûte et la mort des deux combattans.

La Pie-Grièche se nourrit communément d'insectes, mais elle aime la chair de préférence; elle poursuit au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdrix et des levrauts; les grives, les merles et autres oiseaux pris aux lacets ou aux pièges, deviennent sa proie; elle les saisit avec les ongles qu'elle a crochus, leur crève la tête avec son bec, et après les avoir tués les plume pour les manger; elle aime de préférence la cervelle.

Cet oiseau ne se perche guère que sur la sommité des arbres et des buissons, excepté en automne, pendant cette saison elle chante sur différens tons, en hiver son ton de voix change, elle crie; et à raison de ses cris et de sa méchanceté, on l'a comparée aux femmes querelleuses et acariâtres, et

avec raison : heureusement pour nous cette injure n'est pas souvent justement appliquée.

Le nid de la Pie-Grièche est fait de mousse, de laine, d'herbes, de coton, elle l'établit sur les arbres les plus élevés des bois; elle pond cinq à six œufs; quand ses petits sont éclos, elle est bien plus ardente à la chasse, elle extermine les mulots, les campagnols, les souris, toutes sortes de petits quadrupèdes, d'oiseaux et même d'insectes nuisibles dans la campagne et dans les jardins, tout est porté en pièces à ses petits : en cela elle se rend utile aux cultivateurs dont elle semble protéger les moissons, mais aussi elle devient redoutable aux chasseurs à qui elle enlève les petits oiseaux pris dans les lacets.

Le vol de cet oiseau est semblable à celui de la cresserelle; comme elle, elle se tient suspendue en l'air; lorsqu'elle a

pris un petit animal, elle le tient entre ses pattes, elle le mange étant appuyée sur une jambe, à la manière des autres oiseaux de proie.

On distingue trois espèces de Pie-Grièches, savoir : la *grise*, la *rousse* et l'*écorcheur*; leur caractère le plus général est d'avoir presque toutes du noir et du blanc, les unes plus, les autres moins, quelques-unes sont agréablement bigarées de plusieurs couleurs; toutes enfin, quand elles ont une surabondance de proie, accrochent aux épines des arbres et des arbrisseaux, les insectes qu'elles ne peuvent sur le champ dévorer, c'est-là leur garde-manger.

LA PIE-GRIÈCHE GRISE.

La Pie-Grièche grise se trouve dans l'un et l'autre continent, au Sénégal, à Madagascar, aux deux Indes, sur les Alpes, en Allemagne, en Suisse. Son

vol est alternativement haut et bas ; l'été, elle se tient dans les forêts montagneuses, l'hiver elle s'approche des habitations. La femelle pond jusqu'à huit œufs.

LA PIE-GRIÈCHE ROUSSE.

La Pie-Grièche rousse est un oiseau de passage, qui disparaît en automne, et que le printemps ramène ; elle passe l'été dans nos campagnes, c'est la seule espèce qui soit bonne à manger ; elle est un peu plus petite que la grise et très-aisée à reconnaître par le roux qu'elle a sur la tête.

L'ÉCORCHEUR.

L'Écorcheur est un peu plus petit que la Pie-Grièche rousse et lui ressemble assez par les habitudes natu-

relles ; il est de passage comme elle, et se trouvent tous deux en Suède comme en France ; on a donné à cet oiseau le nom d'Ecorcheur, parce qu'il écorche réellement les victimes de sa voracité.

LE COQ.

Le Coq tire son nom du mot latin *coccus* qui signifie *écarlate*, à cause de la rougeur de sa crête ; c'est le mâle de la poule ; il vit de grains, de pain, de vers et d'autres insectes ; c'est le plus ardent des oiseaux, un seul suffit pour 10 à 12 poules ; il leur est singulièrement affectionné, veille avec assiduité à leur conservation ; quand il a trouvé quelques grains, il les appelle et s'en prive pour elles : un oiseau de proie passe-t-il ? un ennemi paraît-il ? il les

avertit du danger. La couleur de son plumage varie beaucoup ; il est remarquable par la beauté de sa taille, par la fierté de sa démarche, par le rouge brillant de sa crête membraneuse et dentelée comme une scie, par les membranes charnues qui lui pendent sous la gorge, par la vivacité et la grande variété de ses couleurs et par le contour agréable de sa queue qui est d'une forme tout à fait singulière et qui ne ressemble à aucune des autres oiseaux ; elle est composée de 14 plumes, dont 7 sont inclinées d'un côté et 7 de l'autre, tournées en faucille ; chacun des ses pieds est armé d'un ergot qui devient quelquefois très-long et pointu.

Cet animal vit en despote au milieu de ses poules. Si l'on contrefait son chant il est inquiet et en alarmes ; il ne peut souffrir un rival ; s'il se présente un autre Coq, sans lui donner le temps de rien

entreprendre, il accourt, l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur lui et lui livre un combat opiniâtre ; il faut que le nouveau venu cède le champ de bataille, ou que l'un ou l'autre périsse. Un Coq à qui l'on a ôté dans sa jeunesse la faculté de produire, s'appelle *Chapon* ; il s'engraisse bien plus facilement et sa chair est bien plus délicate. Cette opération, qui se fait en juin, lui ôte la voix, le rend sombre et mélancolique ; si l'opération n'a été faite qu'à demi, il ne perd pas la voix toute entière, on le nomme alors *Cocatre* ; les femelles qui subissent cette opération, s'appellent *Poulardes*.

De tous temps, les hommes qui tirent parti de tout, ont su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre deux Coqs : les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus pour eux des spectacles dignes de

piquer la curiosité du peuple. Ces combats sont d'un usage fort ancien. Ils avâient lieu en France dans le 15.e siècle ; les Athéniens faisaient jouter des coqs et des cailles ; les Chinois et les Indiens s'en font un spectacle chéri; en Angleterre ces sortes de combats occasionnent un grand concours de spectateurs ; il s'y fait de fortes gageures : on voit de ces coqs belliqueux, combattre jusqu'à la mort plutôt que de survivre à une honteuse défaite. Les Anglais font venir de Hambourg ces coqs, qui ont un air majestueux et un riche plumage; leurs cuisses et le bas de leur ventre sont d'un noir velouté, ce qui leur a fait donner le nom de *culottes de velours*.

On a fait une expérience singulière sur ces oiseaux domestiques, c'est qu'en leur coupant, quand ils sont jeunes, la crête, à un travers de doigt des os du crâne, et en insérant dans cette ouver-

ture un petit ergot de poulet, cet ergot, semblable à une greffe, réussit à merveille et croît en peu de temps, de sorte que le coq paraît avoir une corne naturelle. On croit fermement dans les campagnes que les coqs pondent des œufs d'où naissent des serpens; c'est une erreur populaire qui n'a aucun fondement, ce fait étant démenti par l'expérience: c'est le produit d'une poule trop jeune ou d'une poule épuisée.

Il y a différentes sortes de coqs, les *hupés*, qui sont hauts montés; ceux de *Caux* ou de *Padoue*, qui ont la double corpulence des nôtres; ceux de *Turquie*, qui diffèrent des nôtres par la variété et la beauté du plumage; ceux d'*Angleterre*, plus haut enjambés que les nôtres, quoiqu'ils ne soient pas plus gros; les *nains*, qui ont les jambes très-courtes; les *patus*, dont les pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts; ceux

de *Bantam* dans les Indes, qui paraissent bottés, parce qu'ils ont les plumes des jambes fort longues et passent de beaucoup les talons, ces derniers sont très-vigoureux et très-hardis quoique petits; les *frisés*, dont les plumes se relèvent vers la tête; les *nègres* ou ceux de Mozambique sur la côte orientale d'Afrique, dont les plumes sont noires ainsi que la crête et les membranes qui pendent à la gorge; les coqs de *Perse* ou les *culs-nuds*, ainsi nommés, parce qu'ils n'ont ni croupion ni queue; ceux du *Japon*, dont toutes les plumes sont blanches, mais très-singulières, car leurs barbes ne sont pas jointes ensemble, elles sont séparées et ressemblent à des poils.

Le coq est le symbole de la vigilance, de l'activité et du courage; on l'a donné autrefois pour attribut à Mercure, à Esculape, à Mars.

Cet oiseau annonce par son chant les heures de la nuit, le lever de l'aurore; il est l'horloge vivante des habitans de la campagne. Ses plumes entrent dans divers ornemens, celles de sa queue servent à faire des *plumails* ou balais de plumes et des *plumarts* ou houssoirs.

LA POULE.

La Poule est un oiseau de basse-cour, femelle du coq; elle est si connue, qu'une description en paraît d'abord superflue ; cependant comme c'est le plus précieux des oiseaux, par le tribut qu'il donne à l'homme chaque jour, il n'est pas inutile d'en faire connaître les mœurs et le caractère.

Pour leur amusement, leur curiosité et en même temps leur utilité, quelques personnes se plaisent à rassembler un grand nombre de variétés de Poules, telles que les Poules *hupées*, *patues*, les Poules *rouges* du *Pérou*, les Poules *dorées* de la *Chine*, les poules *négresses* du *Sénégal* ou de *Guinée*, les Poules *frisées* ou *porte-laine*, les Poules sans *queue*, les Poules *naines*, les Poules à

courtes jambes, les Poules de *Caux*, etc.; mais les plus communes, celles qui sont de moyenne grandeur et de couleur noire, sont les plus estimées, parce qu'elles sont les plus fécondes; celles qui ont la tête grande, la crête rouge, les jambes et les pieds jaunes, l'œil éveillé, ne sont pas moins bonnes; celles qui ont des ergots haut montés, pondent moins, celles qui sont trop grasses pondent peu; les Poules de *Caux* ou de *Padoue* sont les plus estimées par leur chair tendre et la délicatesse de leur goût.

Les Poules donnent en général des œufs en abondance pendant toute l'année, mais elles deviennent stériles au bout de trois ou quatre ans, les unes pondent tous les deux ou trois jours, d'autres tous les jours, mais peu (et il y en a cependant) pondent deux fois dans un jour: lorsqu'elles n'ont pas de coq, leur œuf est sans germe: on prétend

que ces œufs sont meilleurs à garder que ceux qui sont fécondés : le premier œuf d'une poulette est toujours plus petit que ne seront ceux qu'elle pondra par la suite.

Nous avons dit que les Poules produisent toute l'année, cependant leur ponte cesse dans le temps de la mue, qui dure cinq à six semaines ; c'est ordinairement à la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver.

Aussitôt qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs ; à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche, ou bien il contracte un goût des plus désagréables à l'odorat, c'est un *œuf punais ;* il a donc fallu chercher les moyens d'empêcher ces évaporations, et l'on a réussi. On

est parvenu par divers procédés à conserver frais des œufs pondus depuis plusieurs mois et même plusieurs années, le moyen est très-simple : il suffit de les enduire de cire, ou d'huile, ou de graisse, ou même de vernis ; on en conserve anssi dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la saumure ; ils peuvent être transportés sans se corrompre, c'est ce qu'on a éprouvé sur des œufs d'oiseaux étrangers, qui ensuite ont été couvés avec succès, après avoir ôté la matière dont ils étaient enduits.

Lorsque les Poules ont pondu dix-huit, vingt ou même trente œufs, alors quelques-unes font entendre un *gloussement* particulier qui annonce leur envie de couver ; on doit alors, si on veut les laisser couver, leur préparer un nid, il doit être dans un lieu retiré, creux dans le fond et garni de foin ; on ne doit pas

mettre couver celles qui n'ont pas deux ans, ni celles qui sont farouches ou qui ont de grands ergots, mais faire choix de celles qui ne prennent pas facilement l'épouvante, qui sont vives et d'une complexion forte; celles que l'on ne veut pas laisser couver, on a coutume, dans les campagnes, de leur tremper les parties postérieures dans l'eau fraîche.

Lorsqu'on fait couver avant le mois de mars, on donne douze œufs à la couveuse; au mois de mars quinze; au mois d'avril, et après autant qu'elle peut en embrasser; ceux qui sont les plus gros, les plus frais pond s, c'est-à-dire, qui n'ont que neuf à dix jours, et qui étant mis dans l'eau, demeurent au fond, sont les meilleurs pour donner des poulets.

La Poule, en couvant ses œufs, leur procure une chaleur de 32 degrés et demi au thermomètre, à l'aide de la-

quelle toutes les parties du poulet se développent. L'incubation de la Poule est pour elle très-fatigante, on la voit presque oublier le boire et le manger. Au bout de vingt-un jours, le petit animal rompt son enveloppe à coups de bec, et quand il est dehors, la Poule rejette cette enveloppe de son nid. Les petits prennent successivemant de la force, leur duvet se change en plumes, la mère continue à les échauffer, jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute leur force. Sa sollicitude pour eux, les dangers auxquels elle est toujours prête à s'exposer pour les défendre, sont un objet intéressant pour l'observateur, et ces précautions sont devenues l'emblême de la piété maternelle.

On fait éclore artificiellement des poulets dans des fours d'une construction particulière, en leur procurant toujours le degré précis de chaleur qui

leur est nécessaire ; cet art, fort ancien, était connu des Egyptiens.

Les Poules couvent avec la même ardeur tous les œufs qu'on leur donne, et prennent le même soin des petits éclos. Il n'y a rien de si plaisant et en même temps de si curieux que l'inquiétude, les craintes, les alarmes d'une Poule qui voit se jetter à l'eau des petits canards qu'elle vient de faire éclorre.

La nourriture de ces oiseaux, pendant l'hiver, consiste à leur donner toutes les criblures et les vanneries de grains, entremêlées de quelques herbes qu'on hache, ou de quelques fruits, selon la saison, et du son bouilli ; on leur donne de l'avoine pure, lorsqu'on veut qu'elles pondent ; on peut leur donner encore de l'orge, de la vesce, du millet, etc. On prétend que l'orge demi-cuite leur fait pondre de gros œufs ; on doit avoir soin de tenir leur poulailler propre, et

de le parfumer quelquefois d'herbes odoriférantes, comme thym, genièvre, etc. pour tuer la vermine.

Il y a un moyen de nourrir abondamment les Poules, ce moyen est peu coûteux et ne demande qu'un peu de soin : on jette dans une fosse d'un pied de profondeur (32 centimètres), et de 5 à 6 pieds carrés (un double mètre) de surface, de la paille hachée, du terreau, un peu d'avoine ou d'orge et du sang de bœuf ; tout cela fermente ensemble ; l'avoine ou l'orge germe, le sang de bœuf se corrompt, ce qui produit tout à la fois des vermisseaux et une herbe tendre, deux choses qui sont pour les Poules une excellente nourriture : on appelle cette fosse une *verminière* ; on la couvre d'épines jusqu'à ce que l'herbe soit assez grande et que les vers y soient assez multipliés. Le temps de la faire est le milieu du printemps et tout l'été.

Il est bon d'en faire plusieurs en différens temps, afin que les Poules en ayant épuisé une, on puisse leur en abandonner une autre.

Les œufs, à raison de la multiplicité des Poules, sont devenus par-tout une nourriture saine et abondante : on les fait servir à une foule d'usages, on en prépare une infinité de mêts, le jaune sert à faire des *laits de Poule* : enfin il s'en fait un commerce considérable dans tous les pays, parce que ces sortes d'oiseaux domestiques vivent et produisent sous toutes sortes de températures.

LE DINDON.

L'HISTOIRE rapporte que le Dindon nous a été apporté, dans le 16.e siècle, par des Jésuites missionnaires aux Indes occidentales, d'où est venu le proverbe

trivial, quand on voit servir un Dindon sur une table : *Ah, voilà un Jésuite.*

Cet oiseau est le plus gros et en même temps le plus stupide des oiseaux de basse-cour; il est si lourd, qu'il ne peut voler. Son principal mérite, qui lui est commun avec le cochon, est qu'il s'engraisse facilement, qu'il devient pour nous une bonne et abondante nourriture. D'ailleurs, il se laisse aisément conduire en troupeau.

La couleur du plumage du Dindon varie comme celle des oiseaux domestiques; le plus grand nombre est noir, d'autres sont gris, d'autres sont roux, d'autres sont blancs, d'autres enfin sont mélangés de toutes ces couleurs. Une espèce de caroncule rouge, que l'on nomme *roupie*, tombe sur le bec de cet oiseau, et pend même plus bas; elle se racourcit lorsqu'il mange. Sa tête et son cou sont recouverts d'une peau ordinairement

lâche et peu colorée, mais qui se gonfle, s'étend et devient d'un pourpre vif, lorsque l'oiseau est en colère. On le voit quelquefois se pavaner, en étalant sa queue en forme de roue.

Le Coq-d'Inde a la partie postérieure de chaque pied armé d'un ergot : quand il est un peu âgé, il lui croît sur le milieu de la poitrine une touffe de poils rudes comme du crin, et qu'on appelle la barbe. La femelle en a très-rarement, elle manque aussi d'ergots, et ne fait point la roue.

Les Poules-d'Inde, qu'on appelle aussi simplement *Dindes*, et dans quelques pays *Dines*, font deux pontes par année, aux mois de février et août : chaque ponte est de 15 œufs ; on y en ajoute quelquefois 5 et même 10, car la Dinde en peut couver de vingt à vingt-cinq. Ces œufs sont blancs, parsemés de petites

marques rougeâtres mêlées de jaune ; elle couve si assidûment qu'elle oublierait de manger, si on ne la chassait de temps en temps pour la forcer à prendre de la nourriture.

Les petits sont aussi long-temps à éclorre que ceux des poules, c'est-à-dire 20 à 22 jours ; ils sont difficiles à élever dans leur première jeunesse, mais le temps critique étant passé, ils acquièrent en peu de temps beaucoup de vigueur ; ils s'engraissent assez vîte durant la gelée. Quand on plonge les *Dindonneaux* dans l'eau froide, à l'instant de leur naissance, cela fortifie leur tempérament. La première nourriture qu'on leur donne, est du pain détrempé dans du vin, puis une pâte de farine et d'orties hachées : au bout d'un mois on a coutume de les mener paître aux champs et dans les bois, où ils se nourrissent d'herbes, de vermisseaux, d'insectes et de fruits.

COQ DE BOIS ou DE BRUYÈRE.

Le Coq de Bruyère est à-peu-près de la taille du coq d'Inde ; il est très-paisible, ne vit que de fruits et d'œufs de fourmis ; il aime beaucoup les bois écartés et les endroits marécageux couverts de mousse ; parmi les arbres, il s'attache principalement aux chênes et aux pins dont les pommes lui servent de nourriture. On voit quantité de ces oiseaux dans le nord de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Cet oiseau paraît noir de loin, mais lorsqu'on le regarde de plus près, on voit que ses plumes sont entremêlées de toutes sortes de couleurs ; au-dessus des yeux et autour des oreilles on remarque de petites plumes rouges, les deux ailes, ainsi que la queue, sont traversées d'une

bande blanche, qui fait un cercle blanc quand l'oiseau étale sa queue, comme le coq d'Inde.

La femelle ou Poule de Bruyère, est plus petite que le Coq, et ressemble par son plumage à la perdrix : elle pond jusqu'à neuf œufs blancs, marquetés de jaune ; elle les dépose au milieu de la mousse, dans un lieu sec ; lorsqu'elle quitte son nid pour aller chercher de la nourriture, elle a coutume de le couvrir de mousse, de manière qu'il est difficile de le découvrir. Quoique ces poules soient très-fécondes, l'espèce n'en est pas très-nombreuse, parce que les oiseaux de proie, les renards et autres animaux en détruisent beaucoup.

LA PINTADE.

La Pintade est une poule des grandes Indes, que l'on a nommée ainsi, parce

que les couleurs de son plumage paraissent avoir été peintes, son plumage en effet est semé de marques blanches et noires, rondes sur le corps et alongées par bandes sur les ailes : la couleur de ses œufs ressemble à-peu-près à celle de ses plumes.

Les pintades sont de la grosseur et de la figure d'une poule, mais elle ont la queue baissée comme la perdrix; elles habitent le long des lacs et des rivières, leur tête est sans plumes comme les dindons, leur front est armé d'une espèce de crête qui ressemble à une peau sèche, d'un fauve brun; les caroncules qui pendent à côté de l'ouverture de leur bec, sont d'un très-beau rouge, leurs paupières sont bleuâtres dans le mâle et rouges dans la femelle; leurs jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées et comme colées sur la peau, leurs pieds sont *semi-palmés*.

Le cri de la Pintade est aigre et perçant; sa chair est délicate à manger. C'est un oiseau doux, facile à apprivoiser; néanmoins son cri désagréable et son acharnement contre les autres volailles, ont fait renoncer à l'élever dans les basses-cours. Elle change de nom suivant le pays d'où elle vient; on l'appelle *poule d'Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*; les anciens l'ont désignée sous le nom de *Méléagrides*.

L'OUTARDE.

L'Outarde est à-peu-près de la taille du dindon, sa chair a aussi à-peu-près le même goût, son plumage est blanc, gris, roux, brun; elle est naturellement pesante et a de la peine à voler. Elle est

assez commune dans la république Batave ; on en trouve quelques-unes en été dans le département de l'Yonne, et en hiver dans celui de la Vienne ; elle ne se perche pas, son cri approche de celui du corbeau.

Pendant l'hiver ces oiseaux vivent en troupes, se nourrissent de grains, de fruits, d'insectes, de grenouilles, de souris, de mulots et de petits oiseaux : lorsqu'ils sont à terre, en bandes, il y en a toujours un qui fait sentinelle ; aussitôt qu'il aperçoit quelqu'un, il avertit les autres par un cri, et la troupe s'envole.

Au printemps la société se désunit. Le mâle déploie sa queue, l'étend en éventail, se pavane comme le dindon ; la femelle ne construit pas de nid, elle fait seulement un trou en terre dans les bleds, et y pond deux œufs blancs mar-

qués de deux taches rouges au gros bout, elle les couve pendant trente jours.

LA PETITE OUTARDE.

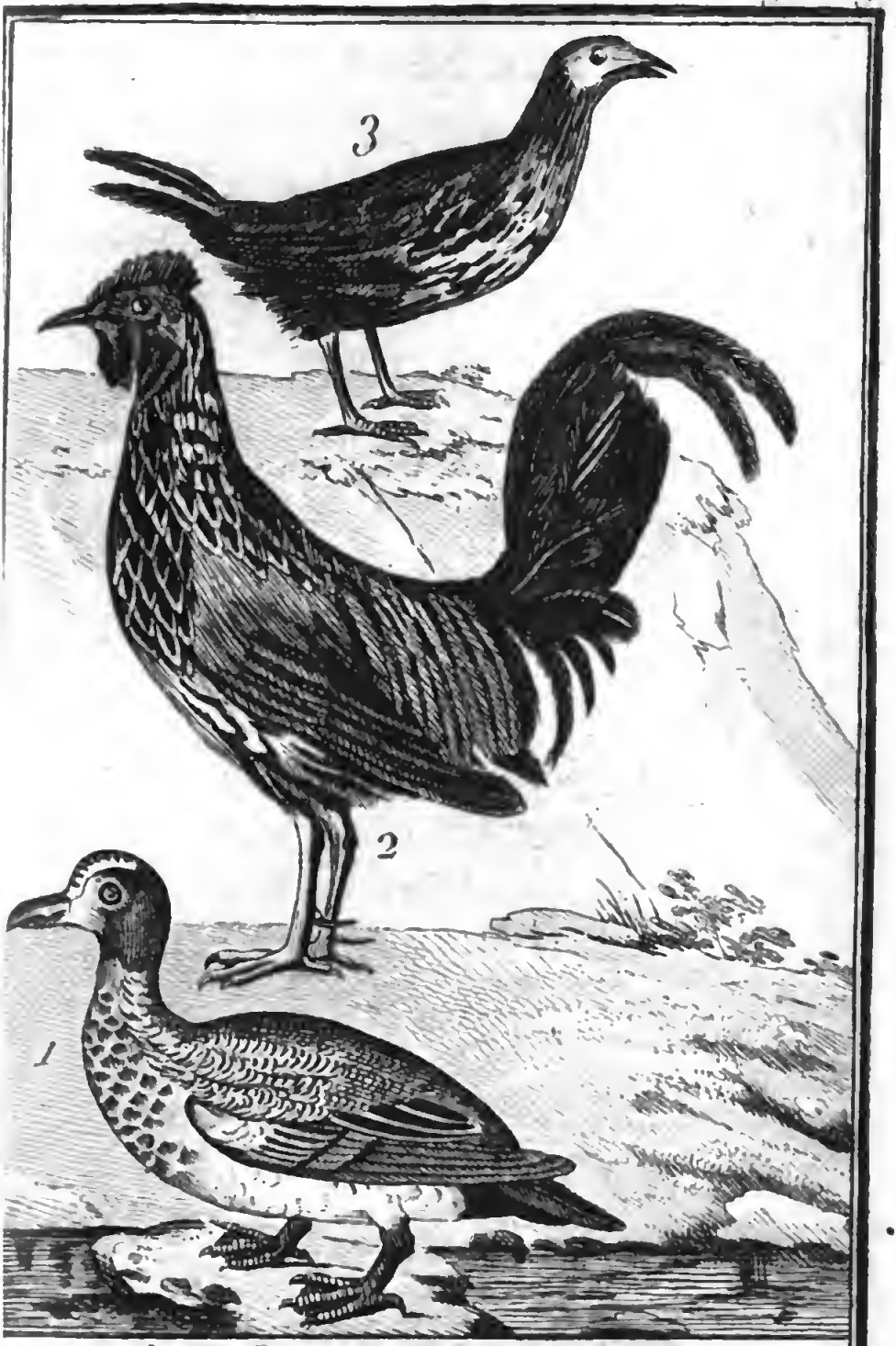
Il y a encore une autre espèce d'Outarde qu'on nomme *Canepetière*, *Canepétrace*, *Canepétrot* ou petite Outarde : elle paraît moins répandue que la précédente ; elle est de la grosseur d'un faisan ; elle a, comme la grande Outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas des jambes sans plumes, et un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc, et par quelques autres variétés dans les couleurs : la femelle pond, au mois de juin, quatre ou cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant : lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule ; ils ne commencent à

voler que vers le milieu d'août, et quand ils entendent du bruit ils se tapissent contre terre et se laisseraient plutôt écraser que de remuer de place.

La petite Outarde n'est pas très commune en France, cependant on en voit quelques-unes dans le département d'Eure et Loir, mais elle n'y est que passagère : on la voit arriver vers le milieu d'avril, et s'en aller aux approches de l'hiver : elle se plaît dans les terres maigres et pierreuses. On la voit aussi dans les départemens du Cher, de la Sarthe et de la Seine-Inférieure. Elle est naturellement rusée et soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, et que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils font la canepetière.*

Lorsque ces oiseux soupçonnent quelque danger, ils partent et font un vol



1. Le Canard soufleur, 2. Coq primitif, 3. Poule primitive.

Delignon sculp.

TORIO MANUELE
OLI

de deux ou trois cents pas, très-roide et fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vîte qu'à peine un homme les pourrait atteindre : leur chair est noire et délicate à manger.

LE CANARD.

On compte généralement deux sortes de Canards, les uns sauvages, les autres domestiques : parmi les premiers, les uns fréquentent les eaux douces, les étangs, les lacs et les rivières, aussi les nomme-t-on *Canards de rivière*; ils volent en troupe pendant l'hiver, sont difficile à tirer, parce qu'ils sentent la poudre de loin; les autres se plaisent davantage dans les eaux salées, sur les bords de la mer, et sont appelés *Canards de mer*.

Les Canards domestiques sont très-

privés, quoiqu'ils viennent ordinairement d'œufs de Canards sauvages; ils se propagent ainsi depuis long-temps dans nos basses-cours; on les appelle *Barboteurs*, parce qu'ils se vautrent dans les lieux bourbeux; le mâle se nomme aussi *Malard*, il est de la grosseur d'une poule, les couleurs de son plumage sont belles, brillantes et variées.

La femelle appelée *Cane*, est communément grisâtre, elle a les jambes plus hautes que le Canard, dont le bec est d'un jaune vert, large, la couleur des pattes, ou doigts qui sont joints par une membrane, est orangée : sa marche paraît gênée, il se lève peu de terre pour voler, c'est pourquoi il nous reste attaché.

Les Canards sauvages au contraire, dont l'espèce est très-nombreuse, nous fuient constamment, se tiennent sur les

eaux, ne font, pour ainsi dire que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfoncent au printemps dans les régions du nord, sur les terres les plus éloignées de la présence de l'homme. Ils ont les plumes plus lisses et plus serrées, le cou plus menu, la tête plus fine, les couleurs plus vives, la forme plus élégante, plus légère, et dans tous leurs mouvemens on reconnaît la force, l'aisance et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté.

Les émigrations de ces oiseaux paraissent réglées, ils se montrent en France vers la mi-octobre, cette première bande paraît être l'avant-garde, car en novembre, on en voit arriver des quantités prodigieuses; on les reconnaît dans leur vol élevé. Cette troupe en volant est disposée en deux colonnes; celui qui est placé au sommet, fend les airs, facilite

le vol des deux colonnes qui le suivent; fatigué il va se placer à la queue; celui qui était derrière lui prend sa place et ainsi de suite, chacun à son tour devient ainsi le conducteur.

En arrivant, ces Canards volent continuellement, et se portent d'un étang, d'une rivière à un autre, jamais ne se reposent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudraient s'abattre, comme pour l'examiner, le reconnaître et s'assurer s'il ne récèle aucun ennemi. Lorsqu'enfin ils s'abaissent, c'est toujours avec précaution; ils fléchissent leur vol et se lancent obliquement sur la surface de l'eau qu'ils effleurent et sillonnent; ensuite ils nagent au large, et se tiennent toujours éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir, la tête sous l'aile; quelques-uns d'entre eux veillent à la sureté publique, et

donnent l'alarme lorsqu'ils s'aperçoivent de quelque danger : c'est principalement le soir et même la nuit qu'ils prennent leur volée, soit pour paître, soit pour voyager.

Leur nourriture ordinaire sont les insectes aquatiques, les petits poissons, les grenouilles, les graines du jonc, la lentille d'eau et autres plantes marécageuses. Aucun oiseau ne fouille tant que le Canard, pour trouver sa nourriture ; ce n'est qu'en tâtonnant qu'il trouve des racines de plantes aquatiques, des vers, des araignées : sa langue est armée de petites dents ; il est gourmand et insatiable ; mais en mangeant de tout, il détruit heureusement les mauvaises plantes et les insectes nuisibles.

Le Canard a la voix plus faible et plus rauque que la Cane ; sa marche est lente, il chancelle du derrière, et semble le mouvoir avec difficulté ; il a aussi de la

peine à s'élever en l'air, et tout cela doit être, parce que ces oiseaux approchent de la nuance qui les sépare de celle des poissons.

La Cane donne d'une seule portée quinze ou vingt œufs, aussi gros que ceux de la poule; leur coquille est épaisse, blanchâtre et teinte d'un vert mêlé de bleu; le jaune est rougeâtre et abondant; les petits qui en sortent, s'appellent *Canetons*. Les Canards des basses-cours où il n'y a point d'eau, dégénèrent, dépérissent, leurs plumes se hérissent, leurs pieds sont écorchés par le gravier, leur bec se fêle par les frotemens réitérés, ils portent l'empreinte de leur triste et dure captivité; il leur faut de l'eau, des gazons et de l'ombrage.

Cet oiseau est fort utile à la campagne, il coûte peu à nourrir; sa chair est assez bonne à manger, mais elle est lour-

de et de difficile digestion; les plumes de son estomac et du ventre servent à faire nos couchettes.

L'OIE.

Les Oies, comme les canards, se partagent en deux espèces; l'une, depuis longtemps domestique, s'est affectionnée à nos demeures; l'autre, beaucoup plus nombreuse, nous a échappé, et est restée libre et indépendante.

L'Oie domestique, qu'on élève dans les basses-cours, comme les poules, et dont le plumage est tantôt gris, tantôt blanc, quelquefois mélangé de brun et de blanc, se trouve assez communément en France, et principalement dans nos départemens du midi. Les Oies volent avec beaucoup de peine, aiment les lieux aquatiques; aussi doit-on les te-

nir auprès de quelque étang pour les y faire barboter; elles vivent d'herbes et de grains. Ces animaux sont fort voraces; pour appaiser leur grosse faim, on leur donne des feuilles de salade et de légumes, hachées.

On doit les éloigner des vignes, des jardins, des bleds et des lieux où il y a de jeunes arbres, car elles feraient beaucoup de dégats, et de plus, leur fiente est très-pernicieuse, elle brûle et dessèche les prés.

Les Oies donnent plus d'œufs qu'aucune autre volaille: elles pondent depuis mars jusqu'en juin; elles font trois pontes, qui sont de dix à douze œufs chacune; un *jar* ou *oyar*, c'est le nom qu'on donne au mâle, suffit à cinq ou six femelles; elles couvent trente jours, et de la même manière que les poules d'Inde. On a soin de ramasser ces œufs à mesure qu'elles les pondent, sinon

elles les couveraient de suite ; on dit même que quand on les leur ôte, elles ne cessent pas de pondre, quelquefois jusqu'à deux cents œufs et même jusqu'à en périr : on peut en donner à couver aux poules.

L'Oie sauvage est maigre, de taille légère ; on en voit passer en France dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre ; leur vol est très-élevé, sans bruit ni sifflement. Pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue, la troupe entière, si elle est nombreuse, se range sur deux lignes obliques qui se réunissent et forment un angle aigu ; un chef, qui est à la pointe de l'angle, comme nous l'avons dit ci-dessus à l'occasion du canard, fend l'air le premier, va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué, et tour à tour les autres prennent la première place.

Comme cet oiseau sauvage est très-

défiant, et qu'il a l'ouie très-fine, on le prend très-difficilement; il y en a toujours un qui fait sentinelle, le cou tendu, la tête levée; les chasseurs se couvrent de chemises blanches, s'il y a de la neige, ou d'une peau de vache pour en approcher; mais il est plus sûr de leur tendre des filets : leur chair est meilleure que celle des Oies domestiques.

L'Oie domestique s'est rendue fameuse dans l'histoire romaine; elle a été mise, chez les Romains, au rang des oiseaux sacrés, parce qu'elle les a avertis de l'entreprise des Gaulois, prêts à s'emparer du Capitole, où ils étaient assiégés. Par reconnaissance elle a été nourrie aux dépens du trésor public.

On appelait au refois une Oie une *Oue*; on les vendait à Paris, dans la rue que maintenant, par corruption, on appelle aux *Ours*; c'était là où s'en faisait le

commerce : il s'en fait encore, dans cette capitale, un débit considérable ; sa chair est assez bonne, quoique ferme, mais elle est lourde et pesante. On la sale dans quelques pays, et elle devient meilleure après avoir été gardée ; ce que l'on aime le mieux de cet oiseau, c'est la graisse, qui est un excellent assaisonnement pour toutes sortes de légumes.

Indépendamment de l'avantage dont nous venons de parler, l'Oie est encore bien plus utile et d'un plus grand produit pour la campagne : on les plume deux fois l'an, c'est-à-dire, qu'on leur ôte le duvet sous le ventre, le cou et le dessous des ailes, mais il faut qu'il soit mûr et qu'il tombe de lui-même. Les grosses plumes de leurs ailes servent pour écrire.

L'EIDER.

L'Eider paraît tenir le milieu entre les oies et les canards, on l'appelle aussi *Canard à duvet.* Cet oiseau ne quitte guère les contrées glaciales du nord; il est plus grand que le canard vulgaire, son bec est court, le milieu est rouge, le bout noir. Le mâle est d'une couleur noire et blanche; la femelle est de la couleur du faisan; leur estomac est garni de plumes ou d'une sorte de duvet très-moëlleux, très-recherché pour les lits, les oreillers et les coussins; c'est ce que nous appelons l'*édredon*, si connu dans le commerce, et qui a cet avantage précieux de réunir la chaleur à une très-grande légèreté.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

1 la Grue, 2 la Sarcelle commune.

Belugnon sculp.

LA SARCELLE.

La Sarcelle ou *Cercelle* est un oiseau aquatique du genre des canards ; on la nomme en quelques lieux de la France *Garsote ;* elle ressemble aux canards par les habitudes naturelles, par la conformation, par toutes les proportions relatives de la forme, par l'ordonnance du plumage et par la grande différence qui existe entre les mâles et les femelles. On en distingue deux espèces principales, savoir, la *Sarcelle commune* et la *petite Sarcelle.*

La *Sarcelle commune* vient passer l'hiver en France, et nous quitte vers la fin d'avril, pour revenir l'automne : elle a le bec large et une tache luisante comme les canards ; le plumage du mâle est richement émaillé.

Ces oiseaux voyagent par bandes comme les canards sauvages et les oies, mais ils ne gardent pas comme eux un ordre régulier ; ils prennent leur essor de dessus l'eau, plongent peu, se nourrissent d'insectes, de graines et de plantes aquatiques qu'ils trouvent à la surface de l'eau, sur les bords des étangs et marais qu'ils habitent de préférence : ils ne nichent point en France.

La *petite Sarcelle* paraît naturelle à nos pays, elle niche sur nos étangs, fait son nid dans les grands joncs ; il est composé de mousse, de brins de jonc et de plumes ; ce nid est posé sur l'eau de manière qu'il hausse et qu'il baisse avec elle. Ses œufs, ordinairement au nombre de dix à douze, sont d'un blanc sale, avec des taches de couleur peau de biche ; elle couve dès le mois d'avril.

Cet oiseau est fort commun dans les départemens de Seine et Marne ; sa chair est beaucoup plus délicate que celle du canard; aussi est-elle très-recherchée par les riches sensuels.

LA GRUE.

La Grue est originaire du nord : comme c'est le plus grand voyageur des oiseaux, et celui qui exécute les courses les plus lointaines, on le trouve dans les climats tempérés et dans les climats chauds. On voit les Grues s'abattre en automne sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées; aux approches de l'hiver, elles gagnent les pays méridionaux, d'où revenant avec le printemps, on les voit de nouveau retourner dans le nord pour y passer l'été.

Cet oiseau est le plus grand des oiseaux aquatiques d'Europe ; il est aussi haut qu'un homme quand il a la tête levée ; il a le cou très-long ; aussi bien que les jambes, le bec droit, pointu, d'un noir verdâtre, le dessus de la tête noirâtre. Le mâle a le crâne et le front couverts d'une peau chargée de poils noirs, et si rares, que l'on croit qu'elle est nue ; cette peau est rouge, ce que n'a pas la femelle : le plumage de son corps est cendré, les grandes plumes des ailes sont noires, sa queue est courte.

Les Grues portent leur vol très-haut et si élevé qu'elles ne paraissent pas plus grosses qu'une grive ; elles se mettent en ordre pour voyager, elles forment un triangle pour fendre l'air plus aisément, elles traversent même les mers ; quand le vent est trop fort, elles se mettent en cercle : il y a toujours un chef

qui fait entendre fréquemment un cri que toute la bande répète ; ce qui fait qu'on est averti de leur présence. On prétend qu'elles annoncent les changemens de temps ; si on les entend jeter des cris dans le jour, c'est de la pluie qu'elles indiquent ; si ce sont des clameurs bruyantes, elles annoncent la tempête.

Ces oiseaux, quoiqu'en grand nombre, sont très-difficiles à tuer. Lorsqu'ils sont posés à terre, ils établissent une garde pendant la nuit ; le reste de la bande dort la tête cachée sous l'aile, le gardien seul veille la tête haute. A la moindre apparence du danger, il jette un cri ; tous s'envolent, d'abord difficilement ; mais l'essor une fois pris, ils s'élèvent presque à perte de vue.

La femelle ne pond que deux œufs d'un noir pâle ; elle fait son nid dans les terres du nord, autour des marais les

plus inaccessibles ; ses petits sont presque toujours mâle et femelle. Ils sont à peine élevés, qu'arrive le temps du départ, et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs père et mère dans leurs voyages. Avant qu'ils aient des plumes, ils courent si vîte, qu'un homme a peine à les atteindre : on leur donne le nom de *Gruaux*.

Cet oiseau, pris jeune, s'apprivoise assez aisément, on en a vu d'instruits ; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une affectation de gravité, on peut le dresser à des postures et à des danses.

La Grue vit quarante à cinquante ans. Elle est granivore, puisqu'elle n'arrive ordinairement sur nos terres, qu'aqrès qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains qui ne sont pas couverts, car elle ne gratte pas ; néanmoins elle

paraît préférer les insectes, les vers, les petits reptiles; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance. La chair des Grues est une viande délicate, dont les Romains autrefois faisaient grand cas.

LA TOURTERELLE.

Les Tourterelles sont le symbole de la douceur, de l'innocence, de l'amitié et de la fidélité conjugale; elles vont deux à deux, et quand il en meurt une des deux, celle qui reste vit seule, sans en vouloir souffrir aucune autre.

Toutes les Tourterelles se réunissent en troupes, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne restent guère en France que quatre ou cinq mois,

pendant ce peu de temps, elles pondent et élèvent leurs petits, au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir : elles placent leur nid sur les plus hauts arbres dans les lieux les plus éloignés des habitations.

On trouve cet oiseau intéressant dans presque tous les pays où la chaleur et le froid ne sont pas excessifs. Sa douceur naturelle fait qu'on le prive aisément; il a un roucoulement doux, qui cependant, à la longue, fatigue par sa fréquence, parce qu'il ressemble à des gémissemens.

On connaît en France deux espèces de Tourterelles; la première est la *Tourterelle commune*, la seconde s'appelle la *Tourterelle à collier*, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir. Cette dernière est un peu plus grosse que la

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

1. le Pigeon Bisel, 2. la Tourterelle,
3. la Perdrix Rouge, 4. la Caille.

Delignon sculp.

Tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs.

LE PIGEON.

Le Pigeon est bien plus connu que la Tourterelle, à laquelle il ressemble; les femmes, les enfans se font un plaisir d'en élever. Cet oiseau a les jambes courtes, les ailes très-longues, un vol très-fort et sifflant, le bec droit, court, et assez épais; quand il a beaucoup mangé, son jabot paraît enflé, tant il se dilate.

Les Pigeons se nourrissent de grains; les plus durs sont les meilleurs, ils les avalent sans les briser. Si l'hiver on ne les nourrit pas, outre qu'ils ne produisent pas, souvent ils meurent de faim. Dans l'été, ils vont chercher leur vie

dans les champs ; ils vivent quinze à vingt ans ; ils aiment à se baigner et à se rouler dans la poussière, pour faire périr la vermine qui les tourmente. Leur vue est perçante, leur ouie fine, leur vol rapide, sur-tout lorsqu'ils sont poursuivis par des oiseaux de proie. Leur voix est un cri plaintif, que l'on appelle roucoulement.

Quoique les Pigeons soient regardés comme le symbole de la douceur, ils se battent néanmoins quelquefois entr'eux jusqu'à la mort ; ils s'arrachent les plumes et se donnent des coups d'ailes sur la tête. Chaque Pigeon reste ordinairement attaché à sa femelle ; deux œufs pondus sont le fruit de leurs amours ; le mâle et la femelle partagent le soin de la couvée, les heures sont réglées de manière que, si l'un d'eux tarde trop à revenir, l'autre va le chercher pour le renvoyer à sa place : sur vingt-quatre

heures, la femelle y passe dix-huit heures et le mâle six.

Les petits nouvellement éclos sont nommés *Pigeonneaux*; ils restent les trois et quatre premiers jours sans rien manger, il leur suffit d'être chaudement; alors il n'y a plus que la femelle qui prenne la peine de les élever; elle ne les quitte que pour aller prendre un peu de nourriture, après quoi ils sont nourris d'alimens à demi-digérés, que le père et la mère viennent dégorger dans leurs petits becs; comme ils sont presque toujours mâle et femelle, le père nourrit ordinairement la petite femelle, et la mère le petit mâle : lorsqu'ils ont assez de force pour pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, le père les chasse du nid; c'est ordinairement au bout de 20 jours.

Les Pigeons domestiques sont d'un très-bon revenu dans les campagnes, à raison

de leur fécondité ; on en tire jusqu'à dix ou douze pontes par an ; ils ne perdent pas de temps ; leurs petits ne sont pas plutôt éclos, qu'ils pondent et couvent d'autres œufs. L'inclination qu'ils ont à revenir au colombier, sur-tout lorsqu'ils ont des œufs et des petits, les a quelquefois fait employer comme messagers. A cet effet on emporte à plusieurs lieues un Pigeon, on lui attache sous l'aile ou à la patte, une lettre, on le lâche et il revient au colombier ; c'est ainsi que plus d'une fois on a fait passer dans une ville assiégée des ordres d'où dépendait le salut des habitans.

Les Pigeons sauvages, que l'on nomme *Bisets*, paraissent être la souche primitive de tous les autres Pigeons ; ils sont de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le Pigeon domestique, et c'est de cette couleur que leur vient leur nom. Les

Ramiers, qui sont aussi des Pigeons sauvages, ne se trouvent pas dans les pays froids, et ne restent que pendant l'été dans nos pays; ils arrivent par troupes à la fin de février, s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbre, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été, et à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent dans le mois d'octobre du côté du midi.

Nos Pigeons de volière sont les seuls privés; nos Pigeons de colombier ne sont qu'à demi-domestiques; ils retiennent de leur premier instinct l'habitude de voler en troupe. Il y a une variété étonnante dans nos Pigeons domestiques, tels que le *Pigeon-Paon*, qui se plaît à étaler sa queue, le *Pigeon cravate*, remarquable par l'espèce de cra-

vate qu'il porte, le *Pigeon tournant*, qui, lorsqu'il vole, tourne en rond, le *Pigeon culbutant*, qui tourne sur lui-même en volant, le *Pigeon patu* ou *Jacobin*, qui a les pieds garnis de plumes, le *Pigeon grosse-gorge*, le *Pigeon* de *Perpignan*, qui est la plus grosse espèce, etc. Il est inutile de nous appesantir davantage sur les différentes variétés de Pigeons, il suffit d'avoir fait connaître les principales, la plupart de ces espèces venant des divers accouplemens que les curieux se plaisent à varier.

La chair du Pigeon est d'une grande ressource dans les cuisines, elle est succulente, tendre, et facile à digérer, sur-tout le Pigeon de volière. La fiente de cet oiseau est un excellent engrais pour les plantes et pour les semences, chaque hotée équivaut à une charretée de fumier de mouton.

LA PERDRIX.

La Perdrix a l'odorat fin, un vol bas, qui dure peu, sans beaucoup d'étendue; en général elle court mieux qu'elle ne vole. Le dessus de son corps est varié de roux, de cendré et de noirâtre; elle se nourrit de grains, de bourgeons tendres, de fourmis et de leurs œufs, de limaçons et autres insectes : la durée de sa vie est de seize à vingt ans.

La perdrix produit beaucoup de petits, car elle pond, à chaque couvée, seize à dix-huit œufs, dont la coque est assez ferme et d'un gris jaunâtre. Son nid est une petite fosse ronde, qu'elle creuse à fleur de terre, et dans laquelle elle amasse un peu de paille et d'herbes sèches; les petits, à qui on donne le nom de *Perdreaux*, sont à peine éclos, qu'ils

commencent à courir très-vîte. La mère, pleine de tendresse pour eux, emploie une ruse singulière pour les sauver lorsqu'ils courent danger d'être pris ; elle jette un cri, ses petits qui sont à-peu-près de la couleur de la terre, se tapissent contre, sans remuer, au point qu'ils se laisseraient plutôt écraser que de se déranger; la mère alors fait la blessée, traîne de l'aile pour attirer le chasseur et les chiens sur ses pas; quand elle les a éloignés de ses petits, elle prend son vol, et se fait perdre de vue du chasseur, elle revient vers ses petits, qui se rassemblent à son cri sous ses ailes.

On distingue deux espèces principales de Perdrix, la *Perdrix grise* ou *commune*, on la nomme aussi *Perdrix cendrée*, et la *Perdrix rouge*; cette dernière est assez commune dans les départemens méridionaux de France ; elle a presque

le caractère et les habitudes de la Perdrix grise; elle n'en diffère que par le chant et un caractère moins sociable. Ces Perdrix, quoique élevées ensemble, ne vivent pas dans une union aussi étroite que les Perdrix grises; elles se plaisent dans les lieux montagneux et pierreux, dans les buissons et les bruyères; elles ne partent pas toutes ensemble, mais les unes après les autres, et quoiqu'elles soient dans le même canton, elles sont toujours séparées. Quand un oiseau ou un chien, ou un chasseur les poursuit, elles se retirent dans des trous de lapins, ou se perchent sur les arbres. Elles sont nommées perdrix rouges, parce qu'elles ont le bec et les pieds rouges; elles sont les plus belles et les plus grosses, mais les grises passent pour avoir le fumet plus fin.

Les Perdreaux et les Perdrix vivent l'hiver en société; on les trouve par

compagnies; elles sont faciles à tirer au vol, il ne faut pas être habile chasseur pour en tuer. Comme elles ont beaucoup de fumet, les chiens les sentent de loin.

Une des chasses les plus amusantes pour les jeunes gens et les dames, est celle de la Perdrix au filet. Vers le soir, dans les beaux jours du printemps, on met en plain-champ une Perdrix femelle, renfermée dans une cage; c'est ce qu'on nomme *Chanterelle*. Les mâles des environs, attirés par son chant, se précipitent autour d'elle, et se prennent dans le filet qui est tendu dix pas plus avant.

On élève aisément des Perdreaux avec des vers et des œufs de fourmis, de la mie de pain et de la laitue; il faut avoir soin de renouveller leur eau : par cette éducation, la Perdrix s'apprivoise, vit avec la volaille de basse-cour, se plaît sur-tout dans la société des chevaux,

vaches et chevreuils. Il ne serait pas impossible de la multiplier davantage. La chair des perdreaux est fort recherchée sur nos tables, sur-tout lorsqu'elle est un peu faisandée.

LA CAILLE.

Quelques auteurs ont donné à la Caille le nom de *Perdrix noire*, tant ils ont trouvé de rapports entre les Perdrix et les Cailles. Elles ont en effet toutes deux les ailes et la queue courtes, et courent fort vîte. Leur plumage est gris, moucheté de brun; elles se nourrissent, construisent leur nid, couvent leurs œufs, et mènent leurs petits à-peu-près de la même manière. Les Cailles ne doivent pas se confondre avec les Perdrix : en effet elles sont beaucoup plus petites. On n'en a jamais vu à bec et pieds

rouges ; leurs œufs sont plus petits et d'une autre couleur. Elles ont les mœurs moins douces et le naturel plus rétif ; car il eſt extrêmement rare d'en voir de privées. Elles ne se réunissent guère par compagnies, si ce n'est pour partir d'un pays qu'elles se disposent à quitter pour aller dans un autre ; une fois arrivées, elles se séparent pour vivre solitairement.

De ce que nous venons de dire, il est aisé de conclure que la Caille est un oiseau de passage ; elle arrive en France vers le dix ou douze de mai. On prétend qu'elles sont obligées d'attendre un vent favorable, sur-tout quand elles ont des mers à passer. Comme leur vol est pesant, il leur arrive quelquefois de s'arrêter autour des vaisseaux, et plus souvent de tomber dans la mer, où elles servent de pâture aux poissons ; c'est ce qui fait que cette espèce, qui multiplie

prodigieusement, n'est pas aussi nombreuse qu'elle devrait l'être, sur-tout si on joint à cela l'immense quantité que l'on en mange dans tous les pays où elles se répandent.

Le goût que ces oiseaux ont de voyager, à des temps marqués, paraît inné en eux, tellement que ceux qui sont élevés en cage depuis l'instant de leur naissance, s'agitent, se tourmentent, s'élancent vers la toile qui couvre leur cage, et tombent étourdis. Les femelles ne produisent pas dans l'état d'esclavage.

Les Cailles sont sujettes à une maladie pendant laquelle on leur voit toujours une goutte d'eau au bout du bec; le moyen de les guérir, est de leur supprimer toute boisson.

Il existe au-dessus des Gobelins, à Paris, un monticule que l'on nomme *Butte aux Cailles*, parce qu'autrefois on y voyait une quantité prodigieuse

de ces oiseaux au printemps. Il paraissait alors qu'elles s'assemblaient en cet endroit pour se diviser ensuite, et se répandre chacune dans leur territoire habituel ; mais depuis qu'on y a construit plusieurs moulins à vent, les Cailles semblent avoir déserté ce lieu, qui néanmoins a conservé ce même nom.

Les œufs de la Caille sont bariolés ; les petits qui en sortent, se nomment *Cailletaux*. La mère les promène, les rassemble sous ses ailes, comme font les poules et les perdrix. Les mâles sont courageux, ils sont toujours prêts à se battre, et avec autant d'acharnement que les coqs. C'était un spectacle à Athènes, à Naples, où l'on courait avec autant d'empressement qu'à celui des gladiateurs. Il est en effet étonnant de voir un oiseau si faible montrer autant d'audace et d'intrépidité.

La chair de ces oiseaux, quand ils sont gras et jeunes, est fort nourrissante et d'un bon suc; elle excite l'appétit : on doit en user modérément.

Fin du Tome troisième.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TOME III.

Aigle (l') . . . . . Page 68
— à queue fourchue 84
— barbu 83
— commun 75
— criard. 76
— de mer 83
— doré 73
— le grand . . . . . *Id.*
— le petit 76
— plaintif . . . . . *Id.*
— royal 73
— tacheté 76
Aura. (l'). 114
Autour. (l') 124
Autruche. (l') 176

Balbusard. (le) 77
Boggo. (le) 43
Bondrée. (la). 91
Busard. (le) 93
— des marais. 95
Buse. (la). 88

CAILLE. (la). . . . . Page 259
Canard. (le) 229
— à duvet 240
— barboteur 230
— de mer 229
— de rivière . . . . . *Id.*
Canepetière. (la). 227
Canepétrace. (la) . . . . . *Id.*
Canepétrot. (le) . . . . . *Id.*
Casoard. (le) 183
Cercelle. (la). 241
Chanterelle. (la) 258
Chat Huant. (le) 159
Chauche-Branche. (le). 173
Cheval de rivière. (le) 39
Chevèche. (la) 165
— la grande 164
Chouette. (la) . . . . . *Id.*
— des clochers 191
— noire. 157
— des rochers. 164
Condor. (le) 114
Coq. (le) 203
— Variétés du. 207
— des bois. 222
— de bruyères. . . . . *Id.*
Corbeau de nuit. (le) 157

Corbeau-Pécherot. (le) . . . . Page 78
Crapaud-volant. (le) 173
Cropécherot. (le). 78
Cresserelle. (la) 145
Cuntur. (le). 114
Cygne encapuchonné. (le) 189

Dinde. (la) 220
Dindon. (le). 218
Dronte. (le). 188
Duc. (le) 149
— le grand. 150
— le moyen 154
— le petit 166

Ecorcheur. (l') 202
Eider. (l'). 240
Eléphant. (l') 6
Emérillon. (l') 147
Emouchet. (l') 121
Engoulevent. (l') 170
Epeiche. (l'). 197
Epervier. (l'). 120

Faucon. (le) 133
— Lannier. 96
— de roche. 148

Fauperdrieu. (le) . . . . . Page 93
Fresaie. (la) 161

Garsote. (la) 241
Gellinace. (la) 111
Gerfaut. (le) 127
Griffon. (le) 104
Grimpereau. (le) 196
Grue. (la). 240
Gryps. (le). 114

Harpaye. (la) 95
Hibou. (le) 154
— de clocher 160
— d'église . . . . . *Id.*
Hippopotame. (l') 39
Hirondelle à queue carrée. (l') . . . 173
— de cheminée 167
— domestique. . . . . *Id.*
— de fenêtre 170
Hobereau. (le) 142
Hulotte. (la). 157

Jean-le-blanc. (le) 80
Jocko. (le) 45

Laémer-Gèyer. (le). 119
Lanier. (le) 130
— cendré 95

Magot. (le) . . . . . Page 44
Mandrill. (le) 42
Marchand. (le) 111
Martinet. (le). 171
Méléagrides. (le) 225
Merle. (le grand.) 173
Milan. (le) 84
— noir. 87
— royal. . . . . *Id.*
Mouchet. (le) 121
Ore. (l') 235
— sauvage. 237
Oiseau de dégoût. (l') 188
— de Nazare ou Nazareth. 190
— de Saint-Martin. 95
Oiseaux en général. (des) 53
Orang-Outang. (l'). 45
Orfraie. (l') 82
Ossifrague. (l') . . . . . *Id.*
Outarde. (l'). 225
— la petite. 227
Pintade. (la) 223
Percnoptère. (le) 105
Perdreau. (le) 255
Perdrix. (la) . . . . . *Id.*
— cendrée. 256

Perdrix commune. . . . . Page 256
— grise. . . . . *Id.*
— rouge. . . . . *Id.*
Pic. (le). 192
— de muraille. 196
— noir. . . . . *Id.*
— varié 197
— vert. 194
Pigrièche. (la) 198
— écorcheur. 202
— grise 201
— rousse. 202
Pigeon. (le) 249
— Variétés du. 254
Pimart. (le) 194
Piverd. (le) . . . . . *Id.*
Pleu-Pleu. (le) . . . . . *Id.*
Pongo. (le) 45
Poule. (la). 210
— d'Inde. 220
— d'Afrique. 225
— de Barbarie. . . . . *Id.*
— d'Egypte. . . . . *Id.*
— de Guinée . . . . . *Id.*
— de Mauritanie. . . . . *Id.*
— de Numidie. . . . . *Id.*
— de Pharaon. . . . . *Id.*

Poule (la) de Tunis. . . . . Page 225
— Variétés de la 210
Pygargue. (la) 78

Rhinocéros. (le) 33
Rochier. (le) 148

Sacre ou Sacret. (le) 132
Sarcelle. (la) 241
— la petite. 242
Scops. (le) 156
Singes. (des) 40
Solitaire. (le) 190
Soubuse. (la). 97

Tête-Chèvre. (le) 173
Ternier. (le). 196
Tiercelet. (le) 121
Tourterelle. (la) 247

Urubu. (l'). 114

Vautour. (le) 98
— à aigrette 103
— aux lièvres. 102
— blanc. 107
— cendré 101
— de Norwège 107

Vautour des agneaux. . . . . Page 118
— doré. 104
— fauve. . . . . *Id.*
— jaune. . . . . *Id.*
— le grand. 101
— le petit. 107
— moine. 102
— noir. 103
— (roi des) 108
— rouge. 104

ZORITOLT. 114

Fin de la Table du Tome troisième.